

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Pagination irrégulière.

- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

LE  
**CANADA ARTISTIQUE**

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

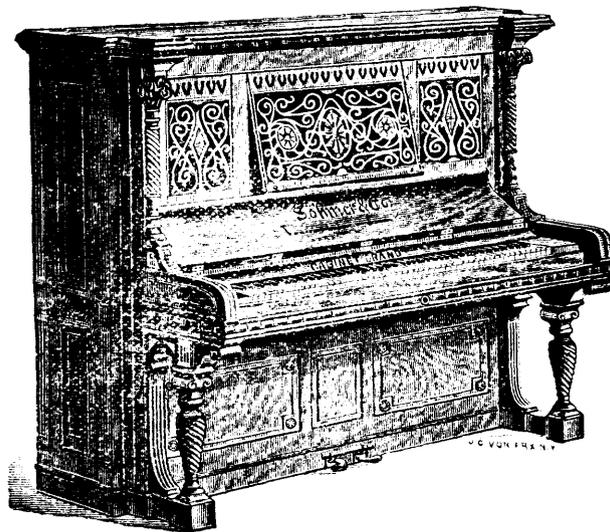
A. FILIATREULT, ÉDITEUR, BOITE P.O. 324, MONTREAL.

Vol. 1.

DECEMBRE 1890.

No. 12.

Adoptés aux Couvents de VILLA MARIA, SACRÉ-CŒUR (Manhattanville),  
 VILLA DE SALLES (Long Island), Couvent de SOREL, de la  
 CÔTE ST. PAUL, ACADEMIE ST. PATRICE, ETC. AU  
 COLLÈGE DE MONTRÉAL, RIGAUD, ETC. AU CABINET  
 DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTRÉAL.



**SOHMER**

Egalement adoptés aux principaux Théâtres, tels que : FIFTH AVENUE  
 THÉÂTRE, de New York, COMEDY THÉÂTRE, PARK THÉÂTRE,  
 NEW-PARK THÉÂTRE, au JARDIN D'HIVER, enfin dans  
 tous les principaux THÉÂTRES et SALLES DE  
 Concert d'Amérique.

Adoptés aux Conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, Vogt's Conservatory,  
 New-York College of Music, Etc., Etc.

Tous les connaisseurs s'accordent à dire que le PIANO SOHMER est le meilleur instrument du monde entier.

— SEULS AGENTS —

**LAVIGNE & LAJOIE,**

MARCHANDS DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE,

**1657 RUE NOTRE-DAME, - - MONTREAL.**

# NOUVEAUTÉS MUSICALES.

## MUSIQUE VOCALE

(AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.)

PLUS D'AMOUR, PLUS DE ROSES. Prince Gustave de Suède, - - -	30 cents.
VIEILLE CHANSON DU JEUNE TEMPS (Poésie de Victor Hugo) - -	40 "
DIS MOI, PETIT OISEAU, (Abt. - - - - -	35 "

### VENANT DE PARAÎTRE

## 8 MÉLODIES

Musique de ERNEST LAVIGNE.

1.—L'ADIEU DU MATIN,—Poésie de ROCHE, - - - -	30 cents.
2.—LES HIRONDELLES,—Poésie de FLORIAN, - - - -	30 "
3.—JE T'AIMERAI, - - - - -	25 "
4.—CHANSON D'AMOUR,—Poésie de VICTOR HUGO, - -	30 "
5.—LA FLEUR DU SOUVENIR, - - - - -	50 "
6.—LA FONTAINE AUX PLAINTES,—Poésie de EMILE DESCHAMPS.	25 "
7.—SUZETTE ET SUZON,—(Chansonnette)—VICTOR HUGO, -	25 "
8.—LE PETIT DOIGT DE LA MAMAN,—(Chansonnette pour les petits enfants.) - - -	20 "

 **LES 8 REUNIES, Net - \$1.00.**

*Expédié franco sur réception du prix marqué.*

## MUSIQUE DE PIANO

Les morceaux suivants ont été exécutés avec un immense succès par "La Bande de la Cité" au **PARC SOHMER.**

AUX TROIS SUISSES—Polka. BONNECHOPE, - - - - -	25 cents.
VERT GAZON—Mazurka. BACHMANN, - - - - -	50 "
LA PETITE BAVARDE, ELLENBERG, - - - - -	50 "

 **LES 3 RÉUNIS, Net - \$1.00**

EXPÉDIÉS FRANCO.

**LAVIGNE & LAJOIE, Editeurs,**  
1657 rue Notre-Dame, - **MONTREAL.**



PHOTOGRAPHIE. ARCHAMBAULT.

CHARLES A. E. HARRISS.

PUBLIÉ PAR  
"LE CANADA ARTISTIQUE"  
LIVRAISON DE DÉCEMBRE, 1890.

# CANADA ARTISTIQUE

## MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

Vol. I

DECEMBRE 1890.

No. 12

### BIOGRAPHIES

## CHARLES A. E. HARRISS

Nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs l'un de nos musiciens des plus distingués, et qui a déjà produit des œuvres remarquables, quoiqu'il n'ait pas encore atteint la trentaine.

Chas. A. E. Harriss est né à Londres, en Angleterre, en 1862. A peine âgé de huit ans, il chantait les solos au chœur de chant dont son père était le directeur, à "St. Mark's, Wrexham." Peu de temps après il gagnait la bourse annuelle de \$600, offerte par Sir Frederick A. Gore Ouseley, ce qui lui permit de faire ses études classiques et musicales sous la savante direction des professeurs de l'Université d'Oxford, au "St. Michael's College, Teubury."

Tout jeune homme (il avait 16 ans) il gagnait ses premiers appointements comme organiste, et peu après était nommé assistant-organiste au "St. Giles Parish Church, Reading."

Il concourait ensuite pour la place d'organiste au "Prebendary Salmon of Wells Cathedral," et aussi pour celle de l'Église paroissiale de Washpool.

On lui offrit les deux positions, mais il choisit la dernière, et suivit les traces du Dr. Sloman, qui est aujourd'hui un critique musical bien connu dans la presse de Londres.

Outre ces dernières occupations, Mr. Harriss devint l'organiste du comté de Powis, et aussi directeur de la Société Harmonique, fonctions dont il s'acquitta avec beaucoup de succès.

En décembre 1882 il nous arrive ici ; et, dans sa vingt-unième année, remplace le Dr. Davies comme organiste de la cathédrale anglicane de Montréal.

Puis il renonce à cette position en faveur d'une autre semblable, qu'il a toujours conservée depuis : celle d'organiste et directeur du chœur de l'église "St. James the Apostle."

Cette église est bien connue pour la supériorité de ses offices religieux, ce que les anglais nomment : "Cathedral services."

Un chœur bien exercé, composé de voix-d'hommes et d'enfants, y donne de la belle et bonne musique.

On peut y entendre les œuvres de Boyce, Arnold, Whitfeld, Novello, Purcell, Corfé ; et celles d'auteurs modernes

tels que Stainer, Barnsby, Smart, Garret, Smart, et les antiennes antiques et grandioses dues à la plume de Steggall, Greene, Goss, Whitfeld, Blow, Croft, Purcell, et autres.

Il faut aussi mentionner l'audition de nombreux morceaux choisis, tirés des oratorios classiques des grands maîtres.

M. Harriss est reconnu dans les principales villes du Canada, comme un organiste donnant de splendides auditions ; et son talent, son habileté comme exécutant lui ont mérité les plus chaudes appréciations de la part du public et de la presse.

Comme compositeur, on lui reconnaît l'honneur d'avoir créé la première œuvre d'importance, que mentionne l'histoire musicale du Canada : nous voulons parler de sa cantate dramatique "Daniel before the King," écrite pour soli, chœur et orchestre, que nous avons entendue en avril dernier.

Cette œuvre, figurant sur le même programme que "l'Elie" de Mendelssohn, la "Damnation de Faust" de Berlioz, et le "Stabat Mater" de Rossini, sous les auspices de la Société Philharmonique, a fait sensation.

Ce fut, pour le public, une surprise qui valut au compositeur une ovation comme en reçoivent rarement en partage ceux qui aspirent au rang d'auteur.

M. Harriss compte parmi ses compositions plusieurs mélodies, antiennes, morceaux pour orgue ou piano, que publient en grande partie les maisons : G. Schirmer de New-York, Oliver Ditson, et Suckling & Sons.

Il a en outre sous presse un ouvrage élaboré intitulé "Torquil," qu'il se propose, avant peu, d'introduire ici et ailleurs.

A part ses devoirs professionnels ordinaires, M. Harriss consacre beaucoup de temps et de labeur à populariser le goût de la haute musique d'orchestre.

Aussi, pour atteindre son but, qui est d'arriver à un ensemble parfait dans la reproduction des œuvres classiques, lui arrive-t-il souvent de faire venir un orchestre composé d'instrumentistes éminents, pris dans les orchestres symphoniques de Boston et de New-York.

En 1889, M. Harriss inaugura, à Montréal, le premier Festival bi-annuel ; il vient d'organiser une série de neuf grands concerts d'orchestre, conduits par Carl Zerrahn.

Cinquante musiciens parmi les plus distingués de Boston, secondés par plusieurs chanteurs et chanteuses de profession, les plus avantageusement connus : tel était le menu !

Parmi les nombreux artistes qui ont aidé, de leurs concours, ce jeune musicien dans les concerts qu'il a donnés mentionnons entre autres :

Edward Lloyd, Trebelli, Perotti, Valda, Aus der Ohe Del Puente, Winant, Carreno, De Kotski, Kellogg, Mart nez, Danckwardt, Juch, Ansoerge, Dr. Carl Martin, Zerrahn, Louis-Simms, Campanari, Herbert-Foeser, Bendix, Bond, Young, Mockridge, Del Martin, Thompson, Victor Herbert, Von-Doenhoff, Ricketson, Bologna, Dutton, Dennison, Klahre, Wilson, Hudson, Beere, Musin, Clifton Davis, Baron-Anderson, Bulkley-Hills, Beebe, Wilkie, et autres.

De plus, ces artistes ont pris des arrangements pour la grande tournée "Santley," qui se fera au printemps de 1891.

Cette tournée embrassera les principales villes des Etats Unis et du Canada.

Le montant des engagements atteint le chiffre de vingt mille dollars : c'est-à dire qu'au seul point de vue financier, c'est la tournée artistique la plus considérable qui ait jamais été entreprise sur le continent d'Amérique.

TANCREDE TRUDEL.

HORS DU CANADA

## DERNIER AMOUR — MISS HELYETT

PARIS, 3 décembre 1890.

MON CHER DIRECTEUR,

Selon son habitude, M. George Ohnet a tiré de son roman, "Dernier Amour," une comédie en quatre actes, représentée récemment au Gymnase.

Jusqu'ici M. Ohnet avait été vraiment heureux, marchant de succès en succès. *Serge Panine*, la *Comtesse Sarah*, le *Maitre de Forges* avaient triomphé sur la scène comme dans le roman. Livres et pièces avaient donné au jeune auteur une renommée et une réputation qui le mirent bientôt hors de pair.

Sa dernière tentative ne paraît pas avoir été aussi heureuse, si on s'en tient aux impressions et aux jugements de la première représentation.

*Dernier Amour* n'est cependant pas de beaucoup inférieur aux autres pièces de M. Ohnet. Ce sont toujours les mêmes qualités et les mêmes défauts; les défauts peut être plus nombreux et plus accusés.

Le comte de Fontenay a quarante ans, il a épousé par amour une femme à peu près de son âge pour laquelle il n'éprouve plus que de l'estime. Mais la comtesse adore toujours son mari, et quand elle apprend qu'il rend des visites fréquentes à une jeune femme, miss Andrimont, n'hésite-t-elle pas à se rendre chez cette dernière pour savoir à quoi s'en tenir.

Miss Andrimont, ignorant à qui elle a affaire, consent à se prêter aux interrogations blessantes de cette étrangère; elle finit cependant par lui demander son nom, et, quand elle le connaît, elle ne comprend pas pourquoi le comte lui a caché jusqu'ici qu'il fut marié.

Car miss Andrimont est la cousine germaine de M. de Fontenay.

Fille d'une sœur de sa mère qui s'est mésalliée, elle arrive du Canada, où sont morts ses parents; orpheline, elle s'est laissée aller à considérer le comte comme son seul ami, son seul protecteur.

L'aime-t-elle? elle n'en sait rien, mais le comte, lui, est follement épris de Lucy, tout en restant persuadé que son affection est désintéressée.

A la suite de la visite de Mme de Fontenay chez miss Andrimont, celle-ci a consenti à venir habiter avec les deux époux.

La surveillance incessante que la comtesse exerce sur son mari et sur sa pupille ne tarde pas à lui apprendre ce qu'elle soupçonnait déjà; une invincible attraction entraîne l'un vers l'autre M. de Fontenay et Lucy.

Quel supplice pour la pauvre femme!

Cependant, le comte est loyal et la jeune fille est pure. Mais avant que les choses ne deviennent irréparables, il faut qu'un obstacle insurmontable se dresse entre eux, il faut que miss Andrimont épouse Paul de Cravant, cousin de M. de Fontenay.

Lucy refuse d'abord de donner sa main à ce jeune homme, la comtesse insiste, elle prie en grâce sa pupille d'avoir pitié d'elle, de la rassurer, de la sauver du désespoir, et elle lui arrache enfin son consentement.

Lorsque le comte apprend cette nouvelle, il ne peut contenir sa fureur, il se répand en violences devant Mme de Fontenay stupéfaite, il exige de Lucy un entretien pour lui demander la raison d'une décision subite qui le désole et le rend fou.

Cet entretien suprême a pour témoin caché la comtesse. Elle apprend ainsi en même temps combien son mari est coupable et combien Lucy est innocente. Car, à toutes les supplications du comte, la jeune fille ne répond que par de fières paroles, qui lui coûtent, pourtant, puisqu'elle se rend compte, maintenant du sentiment qu'elle éprouve pour lui.

Mme de Fontenay est convaincue, elle sait à n'en plus douter que son mari ne l'aime pas, qu'il aime Lucy, et elle ne lui adresse aucun reproche. Elle a pour lui tant de tendresse qu'elle forme une résolution terrible, la seule qui puisse assurer l'avenir de ceux que sa présence rend malheureux. Elle disparaîtra; tant de misères, tant d'angoisses ont brisé son cœur, qu'elle sent la vie se retirer d'elle.

Elle appelle le comte et Lucy, qui pleurent devant ce spectacle navrant, et qui sont bien petits en présence de cette grandeur d'âme, et elle meurt en les unissant.

La pièce a été supérieurement jouée par Mme Tessandier, très belle dans sa douleur de femme trahie; par Mlle Sisos qui a de la grâce, du charme et de la dignité; et par M. Duflos, qui s'est fort bien tiré du rôle si difficile du mari. C'est peut-être cette remarquable interprétation qui sauvera la pièce et lui donnera un certain succès auprès de cette portion du public qui aime le mélodrame. Car, malgré son titre de comédie, *Dernier Amour* est bien un mélodrame, et qui plus est, un mélodrame ennuyeux.

\* \* \*

Aux Bouffes-Parisiennes, avec *Miss Helyett*, la nouvelle

opérette, paroles de M. Bucheron, musique d'Audran, nous ne sommes plus, tant s'en faut, dans le genre dramatique, ni larmoyant. Ce n'est pas une berquinade non plus, la donnée en est au contraire très scabreuse.

Miss Helyett, onzième fille d'un pasteur protestant suisse, est tombée dans un précipice. Un arbuste l'a sauvée, en la retenant au passage; mais dans quelle situation! il n'y a pas de termes pour le dire.

Revenue à elle, Miss Helyett s'empresse de réparer le désordre de sa toilette.

Son supplice commence bien vite; un homme est venu à son secours, mais cet homme l'a vue dans sa pose risquée; c'est le seul qui puisse, qui doive l'épouser. Quel est cet homme, il faut le retrouver. Il faut qu'elle épouse "l'homme de la montagne." Et la pièce se passe à la recherche de l'homme de la montagne.

Après de nombreuses péripéties qui toutes augmentent la confusion de la pauvre enfant, car elle croit qu'ils sont en grand nombre ceux qui l'ont vue pendant son accident, elle découvre que l'homme tant cherché est M. Paul. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, ce M. Paul est un jeune artiste vers lequel la jolie miss se sentait tendrement attirée.

Sur ce libretto, M. Audran a écrit une charmante partition, fine, délicate, et qui tiendra certainement une bonne place à côté de ses meilleures œuvres.

\* \* \*  
La *Jolie Fille de Pesth*, de Bizet, est actuellement jouée au nouveau Théâtre Lyrique, ancien Eden, et y réussit. Au sujet de cette œuvre, voici une anecdote qui prouve la merveilleuse organisation de son auteur :

Lorsque Bizet n'était qu'un tout jeune homme, M. Carvalho était alors directeur du Théâtre Lyrique. Bizet entra un jour dans le cabinet du directeur en lui disant : "Je vous apporte un opéra, la *Jolie Fille de Pesth*, voulez-vous l'entendre?" "Avec plaisir." Le compositeur se mit au piano et joua pendant deux heures et demies. Carvalho émerveillé, lui dit : "C'est superbe, mais comment pouvez-vous jouer ainsi trois actes sans partition?" "J'ai une excellente mémoire." "C'est bien, je jouerai votre *Jolie Fille de Pesth*; quand m'apporterez-vous la partition?" "Dans un mois; j'ai besoin de tout ce temps, car il n'y a pas encore une note écrite."

Cette histoire est-elle vraie ou apocryphe, qui le sait? ce qu'il y a de certain c'est que Bizet était doué d'une faculté extraordinaire d'improvisation. La musique était sa passion dominante, mais il s'intéressait aussi beaucoup à l'histoire, à la philosophie, à la littérature.

La veille de sa mort, le 2 juin 1875, il était à l'Opéra-Comique où l'on jouait *Carmen*. La Carmen d'alors était Mme Galli-Marié, qui n'a jamais été surpassée, ni même égalée, dans ce rôle. Bizet était heureux et fier de l'interprétation si remarquable de son œuvre. Il disait en riant : "Le public ne semble pas avoir beaucoup de goût pour ma musique, mais vous verrez, ils y viendront." Sa première pièce n'a eu que trois représentations; ma seconde, huit; celle-ci a déjà dépassé la trentaine. Vous voyez qu'il y a progrès." Puis il partit à Bougival où il s'était retiré pour écrire une importante partition: le *Cid*, sur laquelle il

fondait de grandes espérances. Et le lendemain soir, au moment où Galli-Marié consultait les cartes et en apprenait un secret de mort, une soudaine maladie fondit sur le jeune compositeur, et malgré les soins les plus intelligents, il expira entre sa femme et son jeune enfant.

En quelques instants, la mort avait eu raison d'un homme robuste, lui avait pris la vie et avait ravi à la France un grand musicien, avant qu'il eut pu donner sa pleine mesure.

Aujourd'hui, comme le prévoyait Bizet, le public est complètement conquis à sa musique; il l'aime, il en fait ses délices. *Carmen*, froidement accueillie au début, a fait le tour du monde, est jouée partout avec un égal succès, et les Parisiens ne se lassent pas de l'entendre et de l'applaudir.

\* \* \*

Il est toujours question de M. Victor Wilder, l'éminent critique du *Gil Blas* et du *Ménestrel* pour la direction du Grand-Opéra.

Outre de nombreuses qualités qui le désignent pour ce poste difficile, M. Wilder a des commanditaires qui mettent à sa disposition la jolie somme de 1,200,000 francs. C'est un fort atout dans son jeu, qui lui permettra de faire grand et de ne pas viser à des économies.

S'il est nommé directeur, il a l'intention de former trois répertoires: le premier, classique, comprendra les grandes œuvres que les abonnés aiment à entendre; le second sera réservé aux ouvrages étrangers, mais en petit nombre; le troisième, le principal, sera consacré aux productions des jeunes compositeurs français. M. Wilder pense que l'école française doit avoir une place considérable à côté des autres, car, patriotisme à part, c'est une école remarquable, pleine de qualités et d'une science incontestable.

La forte commandite dont disposerait ce directeur le mettrait en mesure de replacer notre première scène lyrique au rang qu'elle a déjà occupé, et qu'un déplorable esprit d'économie lui a fait perdre.

MARCEI, B...

Le numéro de Décembre de la *Revue Française* commence par une histoire de Noël. L'auteur E. de Montaigne, nous a charmés, et nous avons suivi tout tremblants la "Troïka Maudite." "La Retraite de Mézières" d'Alfred Duquet jette un jour nouveau sur un point historique plein d'intérêt. La Comédie de Jacques Normand "Les Yeux Fermés" est terminée, beaucoup de lecteurs vont s'empresse d'apprendre ce délicieux dialogue; au moment des fêtes on le dira dans les salons. "Diplômée de Dick Max" est une navrante histoire, malheureusement trop vraie; combien de diplômées, pauvres, ont pu servir de modèles? "Le Crime de Mlle Victoire" est aussi terminé dans ce numéro. Nous voudrions que tous nos lecteurs lisent: "La Chanson Philosophique" de Jacques Normand, ils nous devraient un franc sourire et un bon moment à passer. A mentionner encore, c'est-à-dire à recommencer, "Les Scènes de la Vie d'Etudiant," souvenir de Monsieur Maurice de Fleury. Une belle page de Jules Simon sur Lamartine, les Causeries Littéraires, etc. En somme, le dernier numéro qui complète le premier volume est digne de ces devanciers, nous croyons même que l'expérience venant, la rédaction se surpasse dans son choix; il serait difficile de réunir sous un petit format, plus d'intérêt que n'offre à ses lecteurs la *Revue Française*. (New York: 3 East 14th street.)

## LE PÈRE DIDON

Le nouvel ouvrage du Père Didon, "Jésus Christ," vient de mettre en pleine lumière le talent littéraire déjà bien connu du grand orateur, qu'un concours de circonstances a laissé pendant de longues années comme enseveli dans l'oubli. Ce livre est un chef-d'œuvre ; la beauté littéraire et l'élevation de la pensée sont à la hauteur d'un si beau sujet. Le Père Didon a trouvé une harmonie étroite entre la vie de Jésus-Christ et le pays où elle s'est écoulée ; il nous peint d'une main d'artiste avec son style noble, simple et imagé, les sites idylliques de la Galilée et les intérieurs où vécut Jésus-Christ.

Voici quelques lignes sur le lac de Génésareth, qui donneront une idée de la beauté de l'ouvrage :

"Le lac de Génésareth est le joyau de la Galilée. Ce n'est pas un saphir toujours bleu ; ses eaux ressemblent à l'opale aux reflets changeants lorsque le ciel s'y reflète éclatant de blanche lumière, il apparaît tout blanc lui-même pareil à la neige de l'Hermon.

"L'œil ne distingue plus où le lac finit et où le ciel commence. Les collines des deux rives adoucissent en s'éloignant leurs arêtes et leurs teintes. Les plus proches se colorent d'un violet sombre, les plus lointaines d'un bleu pâle. Le soir, après le coucher du soleil, le lac semble assoupi ; ses eaux sans rides, figées, prennent des teintes métalliques ; vu dans sa largeur, il se confond avec la terre ; une ligne brillante comme une lame d'acier masque le rivage. Les collines se reflètent vaguement en larges bandes violacées, moirées sur un fond vert ; par instants un souffle descend de la montagne, et fronce, sans la troubler, la belle nappe immobile ; c'est comme un frémissement. A mesure que le jour décroît, les couleurs du lac s'effacent peu à peu et se perdent dans un gris violet comme le ciel. Au lever des étoiles, la brise fraîchit, la vague clapote sur les galets, caresse les touffes de Lauriers roses, et agite les grands roseaux. Le lac s'éveille et parle ; son murmure est d'une douceur infinie. Les anciens, dit-on, l'avaient nommé "hinnerot" parce qu'il avait la forme d'une harpe, le "kinar" des Hébreux ; il en a l'harmonie."

Après une retraite, on pourrait presque dire un oubli, de quelques années, le Père Didon vient de reparaitre soudain, et d'être remis en pleine lumière par la publication de l'ouvrage cité plus haut ; une certaine curiosité et un vif intérêt sont toujours restés attachés au nom du célèbre dominicain. Le Père Didon est certainement une des grandes figures de notre siècle. Lorsqu'il se présenta dans la chaire de Saint Philippe du Roule, sa réputation comme orateur n'était pas à faire ; quelques conférences à Notre Dame avaient affirmé déjà son talent ; le public s'y pressait en foule, et les voûtes de la métropole gardent encore aujourd'hui un religieux frisson au souvenir de cette grande parole et de ces triomphes oratoires. A l'époque où le Père Didon fit son apparition à Saint Philippe du Roule, on était alors en pleine discussion de la loi du divorce, qui a tant occupé et tant passionné les esprits pendant de longs mois. Quelques membres du clergé avaient bien essayé dans leurs paroisses respectives de lutter un peu contre l'envahissement et de combattre la loi ; leurs efforts avaient été vains. Lorsque soudain on vit un jour paraître dans la chaire un moine, qui, drapé dans sa robe comme jadis les sénateurs romains dans leurs toges, fit entendre au peuple charmé et surpris une voix qui jusque là n'avait jamais retenti sous les voûtes sacrées. Ce fut un triomphe, un vrai délire ; il y

eut dans tout l'auditoire un long frémissement ; ce ne fut plus seulement la simple parole du prédicateur, ce fut un vrai succès de tribun. Des hommes éminents, des femmes intelligentes, des savants, des hommes politiques, parmi lesquels il faut citer M. Emile de Girardin et M. Naquet, le défenseur du divorce, vinrent s'asseoir devant la chaire du prédicateur, et, bien que soutenant la thèse contraire, l'encourager de leur présence et de leur admiration. Du reste, le talent oratoire du Père Didon méritait cet enthousiasme. Rompant avec les traditions jusqu'alors en vigueur, il apportait dans la chaire sacrée non plus le discours ordinaire et conventionnel du prédicateur, mais la vraie lutte oratoire, discutant mot à mot, pied à pied, argument par argument, et ressemblant plutôt à un tribun romain qu'à un prêtre récitant un sermon. Ce fut une révolution. Le sujet choisi par le Père Didon était scabreux, délicat. Obligé d'aborder carrément la question du divorce, c'est-à-dire l'union sociale comme l'union intime de l'homme et de la femme, le Père Didon s'en tira à sa gloire ; rien qui ne fut conforme aux plus strictes convenances, à la plus austère morale. Personne n'eut pu relever un mot qui fut déplacé, mais le sujet était épineux, et il s'y mêlait forcément, dans ces échappées d'éloquence oratoire, des cris de la chair, et des élans de passions. Discutant un jour l'amour qui lie un jeune homme à une jeune fille le jour du mariage, il s'était écrié : "L'amour est éternel où il n'est pas — et il l'est dans son vœu, il l'est dans sa nature, il l'est dans son droit. Je vous demande pourquoi et au nom de quoi vous allez, dans un moment de décadence, d'égoïsme, de faiblesse ou de passion, vous retourner contre le souvenir de cette heure qui devrait suffire à embaumer votre vie et votre éternité. Je vous demande pourquoi vous osez dire, j'étais un naïf ; je me suis trompé ; j'étais un enfant ; au nom de ma maturité, au nom de mes trente ans, je foule aux pieds et je décline ce contrat qui a été signé par ce qu'il y a de plus grand, de plus saint au monde, parce qu'il y a de supérieur à tout, par.....eh ! bien ! non, je ne le nommerai pas.....jeunes filles, parlez." Ce "jeunes filles, parlez," est un magnifique élan oratoire, c'est du sublime ; cela vaut la phrase de Bossuet dans l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, lorsqu'il disait en élevant vers le public sa main ornée d'une bague, don de la princesse mourante : "Et cet art de donner qu'elle a si bien pratiqué durant sa vie l'a suivi...je le sais...jusque entre les bras de la mort." Seulement, le sujet du Père Didon était tout à la fois plus moderne et plus scabreux ; les autorités religieuses s'émuèrent à cette parole empreinte de psychologie dans une chaire chrétienne. Mais on passa outre ; lorsque à la suite d'une théorie philosophique exprimée dans une conférence suivante, le Père Didon dut prendre sa retraite. Il s'agissait cette fois du devoir de la femme dans le mariage, et l'orateur soutenait cette thèse que la jeune femme malheureuse en ménage doit se réfugier dans sa foi pour l'aider à supporter ses déceptions. "Si tu aimes le Christ rien ne te coûtera, femme." Puis s'arrêtant tout-à-coup comme obsédé par une objection formidable, il s'écria "Mais si tu ne crois pas en Dieu ? ce sera difficile, peut-être même impossible !" Alors, hésitant une minute, le

regard inspiré, rassemblant toutes ses forces pour un grand mouvement oratoire, pendant que la foule haletante attendait, il reprit : " Non, ce ne sera pas impossible ! Si tu ne crois pas en Dieu à la façon de ceux qui s'agenouillent, tu y croiras et malgré toi, à la façon de ces hommes qui ont vu l'infini dans une idée supérieure, dans un principe qui est comme la représentation de ce pourquoi nous avons été faits, de ce pourquoi nous devons mourir, et tu pourras encore mourir comme ces soldats qui vont se faire tuer à la frontière ; mourir comme ces savants, ces intrépides qui escaladent l'espace, et que l'espace tue. Quand tu ne serais qu'une femme civile mariée devant un maire, tu n'as que deux choses à faire : tu n'as qu'à te voiler de la tête aux pieds, et à mourir pour sauver les sociétés qui veulent vivre. Et les sociétés qui veulent vivre sont celles dont les fils courageux savent s'immoler dans un dévouement qui va jusqu'à la mort." C'était magnifique ! Nulle part depuis, les voûtes sacrées n'ont retenti de semblables accents ; la foule entière s'était levée d'un seul mouvement unanime, et applaudissait, ivre de l'éloquence de ce tribun qui avait su l'électriser par ses paroles. Ce fut un triomphe ; ce fut d'ailleurs le dernier. C'était beau, mais point chrétien. Le Père Didon fut sommé par l'autorité de se taire, et le moine se tut. Que se passa-t-il dans l'âme de ce grand orateur, plus éloquent que Lamennais, mais aussi plus soumis ; nul ne peut le dire. Le fait indéniable c'est qu'il obéit, aussi grand dans sa chute qu'il l'avait été dans son triomphe. Frappé en pleine éclosion de son immense talent, le Père Didon rentra dans la retraite, et resta muet. " La vie de Jésus " qu'il vient de publier a remis seul son nom en mémoire. Reprendra-t-il possession d'une chaire ? Hippocrate dit oui, Gallien dit non. C'est regrettable. L'Église compte à présent peu d'aussi belles figures et d'aussi bons défenseurs. Le grand talent est-il destiné à rester dans l'obscurité ? Les chefs seuls le savent. Quant à nous il nous est permis de le regretter, tout en disant que l'attitude du Père Didon a été pour le monde entier un magnifique et profond enseignement.

ALMAR.

L'*Otello* de Verdi a obtenu un grand succès à Madrid. L'interprétation était excellente.

L'orchestre Lamoureux, après une tournée triomphale en Hollande et en Belgique, est allé en Angleterre où il doit donner une série de concerts.

Miss Maria Van Zandt, qui était de passage à Paris, va se rendre à St. Petersbourg où elle a un superbe engagement ; elle ira ensuite à Madrid et à Lisbonne.

Les frères de Reské vont chanter à St. Petersbourg au théâtre Impérial. A cette occasion, tous les artistes russes attachés à ce théâtre ont décidé de chanter en français.

Pour le *Roméo et Juliette*, traduit en vers par M. George Lefebvre, et joué dernièrement à l'Odéon, M. François Thomé a composé plusieurs morceaux d'une grande valeur ; c'est une véritable partition charmante et pleine de grâces.

## FANTASIES

## LE PAUVRE DIABLE

Le Pauvre Diable est un mammifère.

Durant le printemps et l'été il se nourrit d'espérance. L'automne et l'hiver, c'est à-dire le froid et la faim, le réduisent à l'état de squelette.

Physiquement il ressemble aux banquiers, aux propriétaires, aux commerçants, aux abonnés du CANADA ARTISTIQUE.

Cependant, ces derniers engraisent à l'époque où l'ours se lèche les pattes, et maigrissent quand les oiseaux font leurs nids.

Le Pauvre Diable se couvre le corps d'une pelure épaisse en été et mince en hiver.

En général il possède une certaine dose d'instruction. On en a vu beaucoup à qui l'intelligence ne faisait pas défaut, surtout parmi ceux que les vagues de l'Atlantique ont apportés sur ces rivages.

Il est probable qu'un grand nombre de Pauvres Diables de cette catégorie seraient devenus des gens influents s'ils avaient eu le bonheur d'être améliorés.

Malheureusement pour eux, l'amélioration est un monopole octroyé exclusivement à notre race par le Créateur. (Voir J. Tassé.)

La crédulité du Pauvre Diable deviendra légendaire. Quand le lait des Vaches Célestes tombe en crème sur notre planète, il gémit sous l'aiguillon de la faim. On lui dit alors :

" Attendez la réouverture de la navigation ; vous aurez du travail et du pain en abondance."

Et il attend avec confiance. L'été arrive ; les navires viennent et s'en vont. Les débardeurs ont économisé quelques piastres qui leur permettent de vivre jusqu'à l'année suivante. Mais le Pauvre Diable, dont la colonne vertébrale est trop faible pour supporter de lourds fardeaux, a dû se contenter de faire quelques légers travaux d'occasion obtenus au prix de dégradantes courbettes. L'automne est revenu ; les affaires sont dans le marasme. Le Pauvre Diable commence à grelotter sous la pluie et la bise.

" Attendez la neige, l'époque des fêtes, lui répètent à l'envi ses amis ; alors vous aurez tant de besogne que vous ne saurez plus par quel bout commencer."

Et il continue à espérer, ignorant la maxime de Franklin : " Celui qui vit d'espérance court risque de mourir de faim."

\* \* \*

Il est des gens qui, conçus par des Pauvres Diables, sont nés, sont restés dans la position sociale de leurs pères, ont été enveloppés dans des linuels de Pauvres Diables, et ont laissé pour les pleurer une nouvelle couche chargée de représenter la Pauvrediallerie.

Ils ont vécu d'espérance, d'illusions jusqu'au cercueil ; la police seule les a connus et la Justice les a abreuvés d'insultes. Ils sont morts de froid, de faim, de consommation ou de désespoir. Leur cadavre étique, charcuté par la main inexpérimentée des étudiants, a pourri dans la fosse commune ; puis leurs ossements ont été calcinés parce qu'ils encombraient le terrain.

Il est aussi des gens qui, nés de parents ayant *de quoi*, ont fait de bonnes études et ont embrassé une profession libérale quelconque : la médecine, le barreau, le journalisme, etc., etc., bêtise qui les a plongés dans la Pauvrediablerie.

La médecine est l'état dans lequel on trouve le moins de Pauvres Diabes. Le barreau en fournit un respectable contingent. Quant au journalisme.....

J'ai constaté que sur dix journalistes *instruits* il y avait huit Pauvres Diabes ! Je pourrais citer les noms de plusieurs de ces derniers, morts dans la misère, malgré leur réputation de "fines plumes."

\* \*

En général le Pauvre Diable ne sait rien faire de ses dix doigts. Quelquefois, cependant, il a essayé de bien des métiers, mais sans succès. Il pourrait dire, comme Saint Pérovie : "Je suis si malheureux en tout, que, si je me faisais chapelier, personne n'aurait plus de tête."

L'ouvrier, qui toujours se plaint et se *deult*, n'est pas un Pauvre Diable, car il n'est pas trop rare qu'il arrive à ce magnifique résultat de ne pas mourir de faim dans sa vieillesse.

En résumé, le véritable Pauvre Diable n'est qu'un déclassé. Quand il arrive à trouver un emploi de conducteur de tramway, de garçon de recettes, de colporteur, de journaliste, de comptable chez un épicier, il s'estime bien heureux. Il gagne peu, mais c'est sûr !

On cite deux ou trois exemples de Pauvres Diabes dont la condition est devenue enviable : ils ont pu vivre assez longtemps pour hériter d'une jolie somme de quelque momie qui leur était inconnue.

\* \*

L'amour n'est pas un sentiment étranger au Pauvre Diable. Je suis même porté à croire qu'il aime plus passionnément que les autres hommes. Ordinairement c'est une Pauvre Diabesse qu'il choisit pour compagne, afin de ne pas faire de mésalliance. Je puis dire que le capitaine O'Shea n'est pas de son mode, parce qu'il a coulé trop d'heureuses années auprès de Mme Parnell.

Le Pauvre Diable n'a pas l'humeur aussi débonnaire ; il ferme à double tour la porte du gynécée dont il garde seul la clef.

Ce n'est certes pas lui qui, s'il le devenait, se soulagerait, comme Euripide, en exhalant sa fureur contre le beau sexe dans plusieurs tragédies, ou en faisant intervenir la Justice dans ses affaires conjugales, à l'instar du grand capitaine ! Il suivrait plutôt le conseil d'Alexandre Dumas.

Son caractère intransigeant lui nuit considérablement : il l'empêche souvent d'obtenir des sinécures.

\* \*

L'idée de faire la monographie complète du Pauvre Diable n'a jamais germé dans ma cervelle. Je laisse cette tâche à dire à quelque Buffon futur. Si éloignée que puisse être l'époque à laquelle il viendra, la Pauvrediablerie n'aura pas disparu de la surface du Canada.

Mais de grands vides se produiraient dans ses rangs si nos législateurs s'avisait, un de ces quatre matins, de

rendre l'instruction obligatoire ; si les études étaient mieux dirigées et si des agents d'immigration humains étaient nommés à la place de ceux qui, aujourd'hui, font la traite des blancs.

Comme le Pauvre Diable attend la réouverture de la navigation et la neige, les gens sensés attendent ces réformes urgentes.

O dirigeants, cueillez ces notes !

LÉON FAMELART.

## CORRESPONDANCE

## A M. NAPOLEON LEGENDRE

MON CHER CONFRÈRE ET COLLÈGUE,

Je vous félicite. On vient de me communiquer, dans le dernier numéro du CANADA ARTISTIQUE, votre article à l'adresse de ces messieurs qui semblent — parole d'honneur ! — faire un métier d'exploiter la bêtise bonasse des pauvres écrivains, qui n'osent point refuser des articles gratuits pour les journaux ou les revues.

Vous avez eu le courage de lâcher de bonnes vérités qui nous brûlent les lèvres depuis des années. et que nous n'osons pas dire, de peur de froisser des gens qui nous font des compliments. et qui ne sont si polis sans doute que pour nous mieux pomper à outrance. Vous avez droit à la reconnaissance de tous ceux qui écrivent.

À la dernière réunion de la Société Royale, ce brave Sulte, trop bon pour rien refuser, et que, pour cela même, les quémandeurs mettent sur les dents du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, s'est presque fâché, et s'est juré — comme nous tous, du reste — de se montrer inflexible aux sollicitations de ces messieurs qui, jusqu'au dernier, n'ont seulement point la courtoisie d'inclure un timbre pour la réponse.

A-t-il tenu sa promesse mieux que nous ? J'en doute.

On finit toujours par céder ; on craint de mécontenter, de blesser, de passer pour impoli, que sais-je ? Mais ces gens-là n'iraient pourtant pas chez le maréchal pour lui demander de serrer leur cheval pour rien ! Comment se fait-il qu'ils adressent sans scrupule et sans honte leurs requêtes de mendiants aux écrivains, — dont le métier est plus difficile, demande des aptitudes plus particulières, et est moins rémunérateur que tous les autres ?

Je vais vous le dire : c'est que nous, les écrivains, nous sommes plus nigauds que les autres, voilà tout.

Il faut, d'ailleurs, admettons-le, être en effet joliment plus nigaud que les autres pour embrasser une pareille carrière.

Oui, au mois de mai dernier, nous nous sommes tous engagés — au moins les membres de la Société Royale — à ne plus rabaisser notre profession en la mettant ainsi gratuitement au service du premier impertinent venu. Eh bien, je me suis laissé gagner, vous vous êtes laissé gagner, Fréchette, Lusignan, Sulte et d'autres se sont laissés gagner.

Allons-nous une bonne fois envoyer promener tous ces *quêtoux-là*, de la belle façon ? Allons-nous comprendre une bonne fois que tous ces compliments qu'on nous prodigue, c'est de la glu pour nous prendre ?

Pour moi, je vous le jure, j'en ai fini de donner mon temps pour rien, et je vous promets que toutes les demandes d'articles ou de pièces de vers qui ne seront pas accompagnées d'une somme raisonnable iront au panier.

Que les confrères fassent comme moi, et vous verrez que messieurs les trafiquants du travail des autres ne riront plus si souvent de nos *bonnes âmes*, par derrière leurs comptoirs.

UN ÉCRIVAIN.

L'E

# Canada Artistique

REVUE MENSUELLE

dévouée à la littérature, aux beaux-arts, à l'éducation,  
et à la musique.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.  
312 RUE CRAIG, MONTREAL,

Téléphone Bell 6826.

A. FILIATREAU, T.

BOITE 324 B. P.

EDITEUR.

## COLLABORATEURS

Louis Fréchette, Benjamin Sulte, Alphonse Lusignan, Madame Raoul Dandurand, Napoléon Legendre, P. Dupuy, N. Faucher de Saint-Maurice, Gabriel Marchand, Calixa Lavallée, Dr. Tancred Trudel, Ernest Lavigne, M. Vidal. Secrétaire de la rédaction, A. Filiatreault.

DECEMBRE 1890 — No. 12

## SOMMAIRE

TEXTE : — Biographies : Charles A. E. Harris — Hors du Canada :  
Dernier amour ; Miss Helyett — Le Père Didon — Fantaisies  
Le Pauvre Diable — Bibliothèque gratuite — Notre journal —  
Education : De l'éducation de la femme ; son importance —  
Pour les dames : L'art à la maison, X — Nouvelles : Mariage  
blanc — La ferme — Monologue : Le Crabe.

MUSIQUE : — Menuet du Ballet "Enchantement," G. Jacob  
Mélodie : Auprès de ma mie, C. Chaminade.

PORTRAIT (hors texte) : Charles A. E. Harris.

"Farine du diable s'en retourne en son."

(Décision du juge Gill.)

L'Electeur de Quebec a présenté à ses abonnés un magnifique portrait de l'honorable premier ministre de la Province, à l'occasion du cinquantenaire de M. Mercier. Nos remerciements.

Mr. F. Ed. Meloche fait imprimer un fascicule contenant cinq gravures représentant les décorations de l'Eglise St. Vincent de Paul. Ce fascicule, imprimé sur papier de luxe, sera distribué parmi les membres du clergé.

Les élèves du cours de peinture décorative de l'Ecole des Arts et Métiers ont commencé, sous la direction de leur professeur, M. F. Ed. Meloche, la décoration du plafond de l'Eglise de la rue St. Gabriel, comme sujet d'études.

Les propriétaires du journal *Music and Drama*, de New York, prépare une grande édition (numéro de Noël) de ce journal. Les écrivains les plus distingués des Etats-Unis ont promis des articles, et les gravures seront aussi bien faites que celles des numéros des dernières années.

Une troupe d'opéra qui joue à Amsterdam est composée partie d'amateurs, partie d'artistes de profession. La *prima donna* est une dame de la ville, le ténor un ouvrier dans une fabrique, le bariton un teneur de livres. Ces deux éléments s'entendent très bien.

Le *Gaulois* de Paris a ouvert une souscription pour élever une statue en l'honneur de Georges Bizet. Cette souscription, à la tête de laquelle se trouvent MM. A. Thomas, Chs. Gounod, E. Reyer, etc., obtient un grand succès, et aura certainement un bon résultat.

Les abonnés du CANADA ARTISTIQUE qui désirent faire relier le premier volume du journal peuvent le faire à de bonnes conditions en s'adressant à la maison John Lovell & Fils, No. 23 rue St. Nicholas. Des prix spéciaux leur seront donnés, suivant la reliure qu'elles désirent avoir, de 75 cents à \$2.

Maintenant que les écoles du soir pour hommes sont un fait accompli, les femmes de Montréal demandent quand viendra leur tour. Les bons résultats déjà obtenus par les écoles doivent encourager le gouvernement de la Province à accorder le bénéfice de l'instruction gratuite aux femmes. Qui aurait cru cela il y a à peine quelques années ! Signe des temps !

César Frank, l'éminent compositeur français, est mort dernièrement à Paris, âgé de 78 ans. Il était depuis plusieurs années professeur d'harmonie au Conservatoire et organiste de St. Clotilde. C'était un musicien de grande science mais peu connu. Un critique a dit : "Je prédis que les œuvres de César Frank auront plus tard une grande puissance dans le monde musical."

Ceci est bien le comble de l'orgueil. Un journal prétend que lorsque la Patti alla à Paris pour chanter au Grand Opéra elle y parut dans *Roméo et Juliette*. Son succès fut grand ; cependant, après quelques représentations, elle cessa de chanter. Pourquoi ? Parceque la diva chantait à l'Opéra non pour l'argent mais pour obtenir la décoration de la Légion d'Honneur. Ayant compris qu'elle ne pourrait l'obtenir, elle retourna soudain en Angleterre.

Les Éditeurs de la *Revue Française*, cette charmante publication que nos lecteurs connaissent déjà pour son esprit sainement et purement littéraire, ont décidé que, les demandes d'abonnements à prix modifiés devenant de plus en plus fréquentes pour le Canada, ce qu'ils ne peuvent accepter, une édition spéciale, dont le prix est baissé d'un quart, sera mis dès ce jour à la disposition de leurs clients Canadiens. Cette édition sera exactement semblable à celle publiée à New York. Cette mesure est simplement prise pour ne pas modifier les conditions virtuellement acceptées par les abonnés présents. Ceci est une offre généreuse, d'autant plus que les éditeurs se proposent d'ici peu d'augmenter considérablement le volume de la *Revue Française*, soit : de publier 96 pages au lieu de 64 des présents numéros. Nous espérons que cette nouvelle sera bien reçue de nos lecteurs. La *Revue Française* magnifiquement imprimée sur beau papier est le plus charmant recueil de littérature française ; elle met à contribution les meilleurs auteurs de France, et sait éviter avec soin les tendances quelquefois un peu hardies des littérateurs modernes. On peut donc mettre la *Revue Française* dans toutes les mains. Nous sommes heureux d'en pouvoir dire autant de bien et de la recommander à nos lecteurs. Le prix régulier d'abonnement est de : \$4.00 par an ; pour le Canada, seulement \$3.00. Adresse à New York, 3 East 14th street.

## BIBLIOTHEQUE GRATUITE

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, nous mettons, dès aujourd'hui, une bibliothèque circulante gratuite à la disposition de nos abonnés.

Cette bibliothèque, composée en grande partie de littérature légère, ne peut manquer de plaire. Elle contient aujourd'hui 900 volumes, et le premier envoi, qui doit nous arriver de Paris à la fin du mois, sera de 700 volumes, de sorte que nous commencerons l'année 1891 avec 1600 volumes d'auteurs connus et bien appréciés.

Des arrangements conclus avec plusieurs grandes maisons de publicité européennes nous permettront d'offrir à nos abonnés toutes les nouveautés, et nous n'avons aucun doute qu'avant la fin de l'année 1891 nous aurons au moins 5000 volumes.

Il est pénible de constater qu'une ville de l'importance de Montréal, la métropole du pays, qui grandit tous les jours, n'ait pas encore songé à fonder une bibliothèque publique et gratuite. Mais le fait existe; et tant que le conseil-de-ville sera constitué comme il l'est aujourd'hui, nous n'avons pas de raison d'espérer que la municipalité accordera un montant quelconque pour fonder une bibliothèque. Plusieurs échevins croient que la lecture est inutile, nuisible même; et ils ont raison en ce sens, que le jour où les contribuables liront attentivement les comptes-rendus de leurs séances, ils ne tarderont pas à s'apercevoir qu'il est temps de remplacer ces édiles par d'autres, et ils les flanqueront à la porte sans cérémonie.

Cependant, il y a bien une lueur d'espoir, c'est que, un conseiller, plus sûté que ses collègues, finira par voir qu'il y a un joli *boodlage* à faire avec une bibliothèque, et il proposera peut-être au conseil de voter quelques milliers de piastres à cet effet. Espérons-le.

En attendant ce jour béni, sans avoir pour un instant la pensée de donner aux citoyens de Montréal l'équivalent d'une bibliothèque qui serait fondée par une grande corporation, où l'on pourrait se procurer tous les renseignements désirables sans bourse délier, nous donnons ce que nous avons, et ce *gratuitement*, à tous nos abonnés. Plusieurs ont déjà profité de notre offre, et nous recevons des demandes nouvelles tous les jours, ce qui nous prouve la nécessité d'une institution de ce genre.

Il y a encore, malheureusement, trop de gens, parmi nous, qui ne comprennent pas qu'un homme sensé puisse passer une heure ou deux en compagnie d'un livre; mais nous devons dire que ce sentiment finira par disparaître tôt ou tard, et alors la littérature sera en honneur parmi nous, et les hommes de lettres, les jeunes gens qui croient qu'il existe autre chose que des chiffres, pourront se livrer aux lettres, avec l'espérance de ne pas tirer le diable par la queue toute leur vie, et même de se faire des rentes.

Nous répétons notre offre encore une fois: Tout abonné, ancien ou nouveau, du CANADA ARTISTIQUE, qui paiera le montant de son abonnement d'avance, aura le privilège de lire autant de livres qu'il désirera. La bibliothèque est ouverte tous les jours, dimanches exceptés, de 3 à 6 heures de l'après-midi, au bureau du journal, No. 312 rue Craig, Montréal. Téléphone Bell 6826.

## NOTRE JOURNAL

Voilà aujourd'hui douze mois que le CANADA ARTISTIQUE existe, en dépit des prophètes de malheur qui avaient prédit que le journal ne durerait pas trois mois. Eh bien, il existe encore, et ce qui plus est, il semble avoir la vie dure.

Nous attribuons le succès du journal surtout à nos vaillants collaborateurs, qui sont sortis des banalités ordinaires du journalisme canadien pour exposer des idées neuves et originales dans un style vigoureux. Les articles que nous avons publiés ont plu au public, paraît-il, et nous avons aujourd'hui une liste de 100 abonnés et 4000 lecteurs, ce qui est un beau résultat.

En certains quartiers, l'on nous a blâmé d'être sorti du cadre que notre titre nous imposait, et d'avoir traité les questions politiques du jour, entre autres, la question des asiles d'aliénés. Nous répondrons à ceci en disant que cette question a été traitée au point de vue humanitaire seulement.

La question de l'éducation a causé un certain émoi, et l'on nous a même dit que ces choses ne nous regardaient pas; or, comme ce sont nos lecteurs qui paient pour l'éducation de leurs enfants, il n'est que juste de signaler les défauts du système d'enseignement en vigueur, tout en donnant justice aux institutions enseignantes. Le peuple canadien a intérêt à savoir quelle éducation il reçoit, et il doit chercher à améliorer les méthodes d'enseignement qu'on lui sert. L'idée de dire que cette question vitale ne doit pas être traitée par les journaux est absurde, et tant que l'on n'aura pas fait valoir de meilleures raisons, nous continuerons à écrire sur cette question.

Dès le commencement de l'année 1890 nous avons ouvert nos colonnes à tous les écrivains du pays, mais nous n'avons jamais eu l'intention de publier, sans examen, toutes les élucubrations plus ou moins indigestes qui encombrant les cabinets de rédaction de la plupart des journaux canadiens. Certes, nous sommes prêts à admettre tout écrit bien fait, dûment signé par un auteur responsable, mais de là à insérer tout ce qui nous est envoyé, il y a un abîme.

Nous voulons être bien compris. Les articles incolores, sans vigueur, où l'on sent la férule du pion, ne trouveront pas de place dans le CANADA ARTISTIQUE. Ce qu'il nous faut c'est de l'originalité, de la vigueur, et du bon français. Nous sacrifierons volontiers, quelquefois, la forme pour le fond, mais les écrivains qui ne possèdent ni l'un ni l'autre seront sans pitié exclus des colonnes du journal.

Nos collaborateurs sont tous des gens qui ont fait leurs preuves, et ne donnent pas leurs articles pour rien. Cette vilaine habitude de faire travailler les écrivains pour rien doit être déracinée, et messieurs les écrivains, s'ils connaissent leurs propres intérêts, refuseraient toute demande de service qui ne serait pas accompagnée du numéraire. Nous savons fort bien que les journaux ne chiffrent pas leurs bénéfices par des milliers, mais tout de même, ils devraient au moins offrir quelque chose, si peu que ce soit, à ceux qui pourront les rendre intéressants, et par ce moyen l'on finirait par avoir une presse prospère, et tout le monde serait content, à commencer par le lecteur.

# MENUET

DU BALLET ENCHANTEMENT

G. JACOBI

Tempo di Menuetto

8 *sf* *sf* 17 27

*cresc.*

The musical score is presented in five systems, each with a grand staff (treble and bass clefs). The first system begins with a repeat sign and a forte (*sf*) dynamic marking. The second and third systems also feature *sf* markings. The fourth system includes a *cresc.* (crescendo) marking. The fifth system concludes with a piano (*p*) dynamic marking. Measure numbers 8, 17, and 27 are placed above the first, second, and third systems respectively. The notation includes various rhythmic values, slurs, and accents throughout the piece.

First system of musical notation, consisting of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The music features a melodic line in the treble with some slurs and a more rhythmic accompaniment in the bass.

Second system of musical notation, continuing the piece. The treble staff shows a melodic line with some rests, while the bass staff provides a steady accompaniment.

Third system of musical notation, showing a more active melodic line in the treble staff with frequent eighth notes.

Fourth system of musical notation, featuring a melodic line in the treble and a bass line. The word *crés.* is written above the treble staff in the second measure, indicating a crescendo.

Fifth system of musical notation, the final system on the page. It includes a melodic line in the treble and a bass line, ending with a double bar line.

First system of musical notation, consisting of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The music is in a minor key, indicated by two flats in the key signature. The upper staff features a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the lower staff provides a rhythmic accompaniment with chords and eighth notes.

Second system of musical notation, continuing the piece. The upper staff shows a melodic line with some slurs and ties. The lower staff continues with a steady accompaniment of chords and eighth notes.

Third system of musical notation. The upper staff features a melodic line with a long slur spanning across the system. The lower staff continues with a consistent accompaniment.

Fourth system of musical notation. The upper staff has a melodic line with a slur. The lower staff includes the dynamic marking *cresc.* (crescendo) above the staff.

Fifth system of musical notation. The upper staff features a melodic line with a slur and a fermata-like symbol. The lower staff includes the dynamic marking *p* (piano) above the staff.

Sixth system of musical notation. The upper staff features a melodic line with a slur and a fermata-like symbol. The lower staff includes the dynamic marking *p* (piano) above the staff.

sf sf

First system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. It features a melodic line in the treble clef with dynamic markings *sf* and *sf* above the first and second measures, and a bass line with a few notes.

sf

Second system of musical notation, continuing the piece. It includes a dynamic marking *sf* above the first measure and a fermata over the final measure of the treble staff.

cresc.

Third system of musical notation, featuring a dynamic marking *cresc.* in the bass staff. The treble staff continues with melodic phrases.

Fourth system of musical notation, showing further development of the melodic and harmonic material in both staves.

Fifth system of musical notation, continuing the musical progression with various rhythmic and melodic patterns.

ritard.

Sixth and final system of musical notation on the page, ending with a dynamic marking *ritard.* in the bass staff.

# AUPRÈS DE MA MIE

Poésie de OCTAVE PRADELS.

Musique de C. CHAMINADE

Allegretto (♩ = 96)

PIANO.

*dolce.*

*col Ped.*

*marcato.*

*cresc.*

The piano introduction is in 2/4 time with a key signature of two sharps (F# and C#). It features a melody in the right hand with slurs and a bass line in the left hand. The tempo is marked 'Allegretto' with a quarter note equal to 96 beats. Dynamics include 'dolce.', 'col Ped.', 'marcato.', and 'cresc.'.

*leggiero semplice.*

Si jè - tais l'oi - seau le - ger Des fo - rêts sau -

*dim.*

*p*

The vocal line is in a single staff with a treble clef and two sharps. The piano accompaniment is in two staves (treble and bass clefs) with two sharps. The tempo is 'leggiero semplice'. The lyrics are 'Si jè - tais l'oi - seau le - ger Des fo - rêts sau -'. Dynamics include 'dim.' and 'p'.

*p*

- va - ges, Ah! je vou - drais voy - a - ger Sur tous les ri -

*dolce.*

The vocal line continues in a single staff with a treble clef and two sharps. The piano accompaniment continues in two staves (treble and bass clefs) with two sharps. The lyrics are '- va - ges, Ah! je vou - drais voy - a - ger Sur tous les ri -'. Dynamics include 'p' and 'dolce.'.

*p*

- va - - - ges.

*p*

*mp*

*marcato.*

*cresc.*

*dim.*

*p*

*mf*

J'i-rai sous le ciel heu-reux, OÙ Gol-conde est rei - - ne

*p*

*p*

*dolce.*

*poco rit.*

*a Tempo.*

*pochettino rit.*

Trem-per mon aîle aux flots bleus De la mer se - rei - ne.

*a Tempo.*

*p*

*poco rit.*

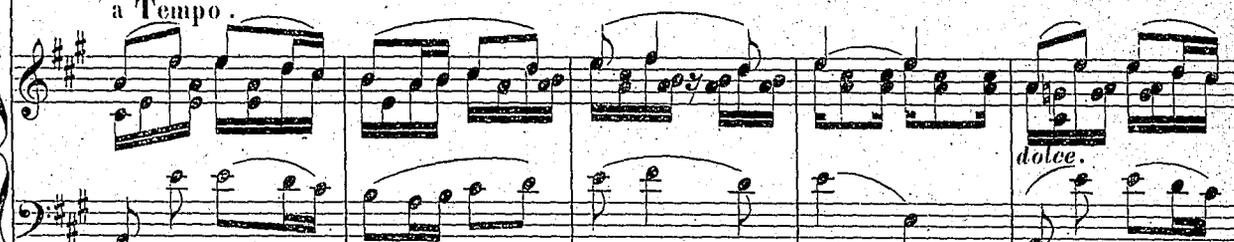
*pochettino rit.*

a Tempo.



l - vre de ciel a - zu - re' Et de po - e - si - e Par les airs j'i-

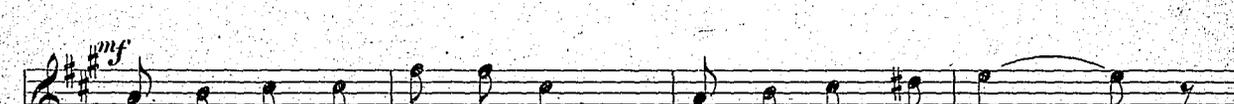
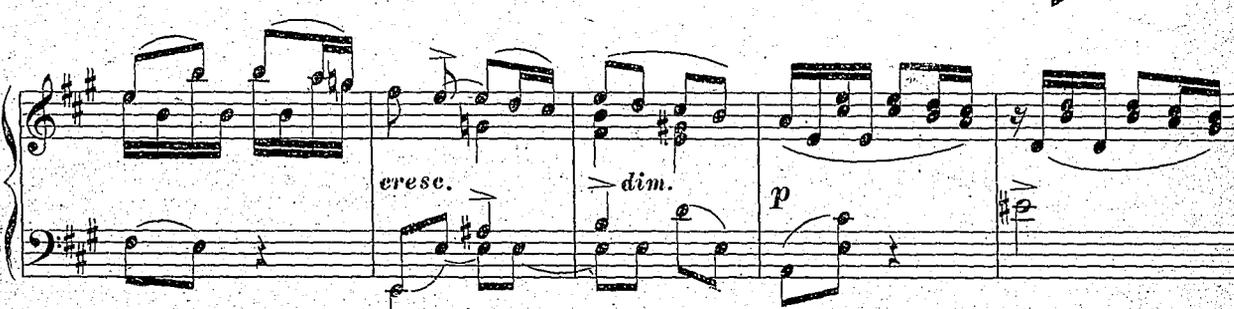
a Tempo.



*dolce.*



-rais au gré de ma fan - tai - si - - - e.



Mais non je n'ai pas sou - ci De loin - tai - ne gré - - ve





Nous avons l'intention de publier, dans le cours de l'année prochaine, les portraits de plusieurs hommes de lettres, ainsi que ceux de nos politiciens éminents, qui se sont signalés par des actes virils, et ont montré qu'ils étaient réellement des hommes d'état.

#### EDUCATION

## DE L'EDUCATION DE LA FEMME

### SON IMPORTANCE

L'éducation de la femme est le pivot et comme la base de la société, car c'est la femme qui fait l'homme, au moral comme au physique, et, par suite, c'est elle qui fait ou défailt les sociétés, fait vivre ou mourir les nations. De là l'importance capitale de l'éducation de la femme.

Il est donc de première nécessité pour la religion, pour le corps social et pour les générations futures, de travailler sans relâche à améliorer cette éducation. L'avenir de nos enfants dépend beaucoup de ce que seront leurs mères. Ce sont elles, en effet, qui leur donnent les premières leçons, qui façonnent leurs caractères et leurs âmes, qui, avant tout autre, leur font aimer la vertu et comprendre les devoirs.

Et, chacun de nous peut en rendre témoignage, ces premières leçons données par la femme sont ineffaçables; elles s'emparent du cœur de l'enfant, y pénètrent au plus profond, s'y implantent pour toujours. Parfois elles paraissent oubliées, mais vienne une grande secousse morale, elles se réveillent alors plus vivaces et plus puissantes, rappelant à l'homme, déjà mûr, les enseignements que, tout enfant, il reçut de sa mère.

Il ne peut donc y avoir rien de plus important, ni qui ait des conséquences plus durables et plus sérieuses, que l'éducation des femmes. De cette éducation dépendent la paix, la sécurité, la richesse, la félicité des familles et de la société.

Car, ainsi que le dit Fénelon: "Les femmes ont la principale part aux bonnes et aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. ... Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent très souvent, et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé."

Donc, pour le bien de nos enfants, pour l'intérêt de la société, pour le développement et les progrès de notre pays, il faut donner à la femme une forte éducation: chrétienne, sociale, domestique.

#### QUELLE EDUCATION CONVIENT A LA FEMME

En parlant de l'éducation de la femme nous ne voulons point parler de l'instruction. Autre chose est l'éducation, autre chose est l'instruction. L'éducation s'adresse au cœur, l'instruction à l'esprit.

On peut avoir fait d'excellentes études, avoir l'esprit éclairé, être de première force en littérature et en science; on est savant, mais on n'a pas pour cela le cœur formé, apte à comprendre, à aimer, à pratiquer la vertu. On est instruit, mais non éduqué. Et, comme nous le disions le

mois dernier, l'instruction sans l'éducation est un danger plutôt qu'un bien.

L'éducation qui convient à la femme, c'est surtout l'éducation du cœur puisée aux sources mêmes du christianisme. Ce cœur, ce qui fait sa supériorité, ormez-le à la raison, à la sagesse, à l'amour de l'humanité, à la piété sincère et vraie. Semez dans ce cœur les vertus domestiques, si humbles selon certains, si grandes et si nobles en réalité. Rendez son esprit sérieux, son jugement solide, afin qu'elle soit capable de remplir dignement son double rôle d'épouse et de mère. Donnez à son âme la générosité, l'intrépidité, l'héroïsme même, l'amour du devoir, la force du sacrifice. Elle aura besoin de toutes ces qualités pour être la véritable compagne de l'homme: prenant part à ses luttes, partageant ses joies, le consolant dans l'affliction, se sacrifiant quelquefois pour lui. Elle en aura surtout besoin pour accomplir tous ses devoirs de mère de famille, pour remplir dignement sa fonction d'institutrice de l'enfant, fonction la plus belle, la plus honorable, la plus glorieuse, puisqu'il s'agit de former des hommes forts, bons, courageux.

Cette éducation si nécessaire à la femme, elle la prendra d'abord dans son jeune âge, auprès de sa mère; c'est là qu'elle doit trouver ces premières leçons qui ne s'oublient jamais, qui survivent à tout; plus tard elle la recevra dans les écoles.

On doit initier les jeunes filles à toutes les convenances sociales, à tous les travaux du ménage, à la manière d'élever leurs enfants quand cette joie céleste leur aura été accordée. Habituez-les, quelle que soit leur position de fortune, aux travaux manuels, non-seulement pour des objets frivoles mais pour des ouvrages utiles.

Faites leur aimer les pauvres, et pratiquer cette sublime vertu de la charité. En voyant des malades et en attendant à les soigner, leurs cœurs s'ouvriront à la pitié, deviendront meilleurs, et acquerront la force nécessaire pour accomplir les grands et austères devoirs de l'existence.

Faites leur connaître sans crainte ce monde dans lequel elles doivent vivre. "La plupart des parents ne parlent jamais à leurs enfants ni des devoirs qu'ils auront à remplir plus tard dans la vie du mariage, ni des dangers qu'ils ont à courir dans le monde, ni des déceptions, des chagrins, réservés à ses amateurs, ni surtout des moyens d'éviter les pièges tendus de tous côtés à leur innocence; ils ont bien tort. Aussi, qu'arrive-t-il ordinairement? Que ces enfants devenus grands, avancés même en âge, ne connaissent pas plus la vie pratique que les vrais principes du bien-être et les règles de la politesse et de la civilité; de là vient encore qu'ils ont beaucoup de peine à se tirer avec honneur des embarras souvent inopinés de la position où la Providence les a placés.

"Parlez aussi à la jeune fille des devoirs envers un époux, de ses enfants à venir, des douleurs et des joies maternelles; parlez-lui de tous les soins que réclame un enfant, de la vigilance de la mère veillant près de lui pour le mettre à l'abri de tous les dangers, car il faut être mère par le cœur, par le corps, par les yeux, mais surtout par l'intelligence; parlez-lui enfin des meilleures méthodes d'éducation pour l'enfance, de la nécessité où elle sera d'en-

raciner dans le cœur de ses petits anges la crainte et l'amour de Dieu."

Voilà la tâche de l'éducatrice de la femme; voilà les vertus qu'il faut lui faire aimer, les sentiments qu'il faut éveiller dans son âme, les devoirs qu'il faut lui faire connaître.

C'est une lourde et difficile tâche qui demande des soins constants, un dévouement à toute épreuve, une expérience consommée.

Mais le but est si important, si beau, et si noble qu'il doit donner de la force et du courage à toutes celles, mères ou institutrices, qui ont à l'accomplir.

Qu'elles ne l'oublient pas, c'est un véritable sacerdoce qu'elles ont à remplir; sacerdoce qui n'a de supérieur que celui du prêtre.

Nos mères canadiennes, nos nombreuses maisons d'éducation pour les filles sont-elles à la hauteur de la mission qui leur est confiée?

Question délicate et difficile, dont nous laissons la réponse au public.

P. DUPUY.

POUR LES DAMES.

## L'ART A LA MAISON

X

Dans un de mes précédents articles sur l'ornementation des salons, je signalais ce goût bizarre qu'ont certaines personnes d'étaler sous les yeux de leurs visiteurs mille objets plus ou moins macabres, souvenirs pieux mais peu réjouissants.

Hélas! j'étais loin de sonder toute la profondeur de la plaie.

Des lettres que j'ai reçues sur le sujet m'ont renversé ni plus ni moins.

Et le pis, c'est qu'il n'y a pas moyen de soupçonner la moindre plaisanterie. Gageure ou non, la chose est sérieuse.

Je parlais d'ex-voto, de pierres tombales, d'urnes cinéraires, la belle affaire!

Figurez-vous que dans certaines localités du pays — pas à Montréal, merci, mon Dieu! — on a l'habitude, quand on enterre un parent, de dévisser les poignées du cercueil, avant de descendre celui-ci dans la fosse.

Et savez-vous ce qu'on fait de ces poignées de cercueil?

On en fait des ornements de salon!

On les suspend aux quatre coins de la pièce, avec des boucles de crêpe, des couronnes d'immortelles, etc.

Il est des familles affligées qui en ont comme cela toute une collection.

On les superpose les unes aux autres, par ordre de décès; des petites, des grandes, — les plus belles en vedette.

On m'indique une veuve — que je pourrais nommer — qui conserve ainsi les poignées de trois maris.

A quatre poignées par mari, cela fait douze poignées de maris dans les coins.

Pauvre femme!

Ma parole, il est des modes qui finiront par provoquer des études psychiques. Il y aura des médecins spécialistes pour soigner ces aberrations-là.

Je suis bien de l'avis de ceux qui croient les Canadiens infiniment supérieurs à tous les autres peuples; il faut bien se rendre à l'évidence; mais je ne les aurais jamais crus capables d'atteindre à un tel sublime.

Voyons, mes chers compatriotes, n'allons pas nous perdre dans ces hauteurs vertigineuses; nous deviendrions tellement eccentricques que nous finirions par nous mettre à graviter autour de notre planète.

Et, comme nous ne sommes pas des astres, après tout, la position serait anormale.

Laissons "les coups de vents à la mer, le brin d'herbe aux chevreaux," les poignées aux cercueils.

On ne peut raisonnablement entretenir le désir de les voir servir à nouveau; et, comme ornement, ça n'est pas réussi.

J'en sais d'une gaieté plus exubérante, d'un aspect plus rigolo.

Ce point réglé, je passerai aujourd'hui — comme je l'avais promis — du salon dans la salle à manger.

Arrêtons-nous tout d'abord sur ce mot *salle à manger*.

Ici on dit presque partout *salle à dîner*; on a tort, cela n'est pas français; c'est un anglicisme, la traduction littérale de *dining room*.

On me dira qu'on a quelquefois ici une petite salle où l'on déjeûne, et une autre salle plus grande où l'on dîne.

La remarque est spécieuse; mais la généralité de nos familles n'ont qu'une salle pour leurs repas; et celles qui en ont deux ne sont pas assez nombreuses pour justifier une distinction qu'il faudrait d'ailleurs expliquer à chaque instant.

Du reste, qu'on y déjeûne ou qu'on y dîne, on y mange, n'est-ce pas? Et comme, en France, l'endroit où l'on mange s'appelle invariablement la salle à manger, il s'ensuit que pour parler français on ne doit pas dire *salle à dîner*, mais *salle à manger*.

Donc, nous voici dans la salle à manger.

Qu'y voit-on d'abord?

La table.

De même que, dans une chambre à coucher, le lit est le meuble principal, dans une salle à manger le principal meuble c'est la table.

Pour la commodité du service, autant que pour l'utilité des commensaux qui doivent se ranger alentour, celle-ci se place au centre de la pièce.

Elle a maintenant la forme d'un carré long — qui s'allonge à volonté pour le besoin des circonstances.

Autrefois la table ovale était préférée; je ne sais pas pourquoi.

Elle avait bien son bon côté; elle avait même deux bons côtés; mais le malheur c'est que les deux autres, étant plus ou moins pointus, ne valaient rien.

C'est pour cela que la table carrée vaut mieux à mon sens que la table ronde.

Il ne faudrait cependant point prendre la chose trop au pied de la lettre, et jeter au feu les tables qui n'auraient pas de coins; ni même faire comme Charles X, au château de Rambouillet où il s'était arrêté dans sa fuite en Angleterre, après les trois journées de juillet.

Cette vieille résidence royale, abandonnée depuis long-

temps, n'était guère meublée ; de la cave au grenier on ne trouva pas une seule table carrée.

Or, l'étiquette de la cour de France exigeait que le roi ne mangeât qu'à une table carrée.

Comment faire ?

Alors on vit ce roi, qui mourait de faim, qui siintait la peur, qui entendait dans le lointain le grondement des bandes parisiennes venant le relancer jusque-là ; on vit ce monarque en fuite, qui venait de fouler deux fois aux pieds une charte solennellement octroyée à la nation, préférer faire scier les quatre côtés d'une table, plutôt que de manquer à une ridicule question d'étiquette.

Sont-ils donc malheureux les pays qui n'ont point de grands caractères comme ceux-là pour les gouverner !

Après la table viennent les chaises naturellement.

Dans les meilleures maisons, les chaises de la salle à manger sont de style sévère — Henri II, Louis XVI, par exemple, et même Empire.

Jamais de Louis XV ; encore moins de Pompadour.

Pourquoi ? Probablement pour faire contraste avec le salon qui, lui, admet les styles les plus compliqués et les plus ornements.

Point d'étoffes brillantes.

Ici la raison saute aux yeux. Si — ce qui arrive très souvent — le service de la table laisse tomber quelque chose sur une chaise couverte en soie ou en satin, voilà du coup un meuble gâté, une couverture perdue, impossible à remplacer peut-être.

C'est là tout simplement la raison pour laquelle les chaises de salle à manger doivent autant que possible être couvertes en cuir de nuance foncée.

Néanmoins je me hâte d'ajouter qu'il n'y a rien là dedans de sacramental.

On peut aller au ciel par *air lin*, après avoir mangé toute sa vie sur des chaises de brocatelle et même de bois.

Je reviendrai sur le sujet. Qu'on me permette de m'interrompre un instant pour parler de peinture.

\* \* \*

Je faisais allusion, en terminant mon dernier article pour le CANADA ARTISTIQUE, à un jeune peintre nouvellement arrivé d'Europe, M. Edmond Dyonnet.

Edmond Dyonnet, quel joli nom d'artiste ! et comme il sonne la note juste dans son timbre cristallin d'harmonica !

Or, si vous prenez avec moi l'ascenseur qui conduit aux étages supérieurs du *Temple Building*, vous verrez que c'est là non seulement le nom d'un véritable artiste, mais encore celui d'un jeune homme charmant, sympathique, courtis, distingué — évidemment un fils de bonne maison.

Le père de M. Dyonnet, un Français de France, habite quelque part dans le Nord, où il exploite la forêt.

C'est au milieu de cette nature sauvage et grandiose que son fils a pris le goût du pittoresque et est devenu peintre.

Ce goût il l'a développé et perfectionné dans la patrie même de l'Art, en Italie.

Durant quatre ans, il a étudié aux sources les plus fécondes, visitant les plus riches musées, et fréquentant les plus célèbres ateliers de Rome, de Florence et de Turin.

Il en a rapporté toute une collection d'études et de croquis, qui dénotent le travailleur sérieux, et où l'on découvre la trace virile et gracieuse de l'inspiration.

M. Dyonnet fait du portrait et du paysage ; mais quelle que soit la toile qu'il brosse, c'est un virtuose en coloris ; il a du style, du style large, et, ce qu'on appelle en terme d'atelier, de la patte.

Certaines de ses têtes sont d'un réalisme si frappant, qu'on s'imagine être familier avec l'original.

Je souhaite de grand cœur la bienvenue parmi nous à ce jeune artiste, dont le talent s'annonce si ferme et si distingué à la fois, et dont les œuvres ne peuvent manquer de faire honneur à notre pays.

LOUIS FRÉCHETTE.

NOUVELLES

## MARIAGE BLANC

Quand Jacques de Thièvres vint s'installer l'hiver dernier, entre Nice et Menton, dans une villa un peu écartée, il n'avait d'autre dessein que de se reposer un mois ou deux, en buvant du soleil et en regardant le ciel et la mer.

Car il se sentait, à quarante-cinq ans, extrêmement las de corps et d'esprit. Sa fatigue venait, non point précisément d'avoir aimé, mais d'avoir joué à l'amour trop souvent, et toujours avec une grande dépense d'activité intellectuelle.

Jacques n'était pas un Don Juan, un "professionnel," mais un amateur distingué et d'un goût original. Plein d'une bienveillance innée pour toutes les femmes, il avait cependant toujours été délicat et particulier dans ses choix.

Ce qu'il recherchait avant tout chez les femmes, c'était des "cas" sentimentaux, des façons d'éprouver l'amour qui parussent neuves par quelque endroit. Mais comme, en ces matières, les sentiments un peu singuliers ne se rencontrent guère que dans des situations exceptionnelles, la recherche de ces cas l'avait souvent engagé dans des difficultés d'où il avait eu peine à se tirer. Il ne l'avait pu, quelquefois, qu'en faisant souffrir les autres un peu plus qu'il ne voulait, et en souffrant lui-même un peu plus qu'il n'aurait cru. Et c'est pourquoi il était sérieusement résolu à laisser chômer son cœur pendant une saison.

C'avait été, d'ailleurs, le conseil de son médecin.

\* \* \*

... Il allait flâner, presque tous les jours, dans un pli de vallon abrité du vent et incliné vers la mer. Toutes les fois que le soleil était chaud, il rencontrait là une dame et une jeune fille. La dame avait l'air respectable, la jeune fille était jolie et visiblement poitrinaire. Jacques prit l'habitude de les saluer et d'échanger quelques mots avec elles. En les quittant, il songeait, avec une pitié banale :

— Pauvre petite !

Il apprit que le père était mort du terrible mal, puis un fils aîné ; que la jeune fille s'appelait Mlle Luce ; que ces dames étaient dans une situation de fortune assez modeste ; qu'elles habitaient un petit appartement dans un hôtel meublé ; qu'elles étaient douces, qu'on les plaignait, et qu'on n'avait à en dire que du bien.

Il s'intéressa un peu plus aux deux femmes.

\* \* \*

Le visage de la mère, quand sa fille ne la regardait pas, exprimait une douleur sans fond, une douleur qui n'espère plus et qui n'y comprend rien : les veillées au chevet de son fils et de son mari, les deux agonies, les deux enterrements, la certitude de revoir cela une troisième fois, bientôt,

et de rester enfin seule au monde, avec toute son âme dans le passé... Et Jacques admirait comment elle pouvait retrouver, près de sa malade, de pâles sourires, même un moment de gaieté, et, la mémoire pleine de ses deux morts, soigner et arer doucement la future morte.

D'une blancheur d'hortensia, les yeux trop grands, le nez trop fin, la voix trop claire, les cheveux trop lourds, des veines bleues sur ses mains de cire, délicate et fragile à faire pleurer, avec sa gracilité dévinée sous les plis des robes et dans l'entortillement des châles, la petite malade, trop faible pour lire, et laissant tomber son livre sur le sable, ou bien cublant sur ses genoux de pâles aquarelles commencées, où les voiles des bateaux ressemblaient à des fleurs, restait immobile des heures entières, le regard perdu à l'horizon.

Et Jacques se disait :

— A quoi pense-t-elle, cette petite qui va mourir, et qui peut-être le sait ?

\* \* \*

Un jour Luce, de ses longues petites mains pâles, avec des soies blanches et bleues, faisait un ouvrage au crochet. Jacques lui dit :

— C'est joli, mademoiselle, ce que vous faites là. On dirait une capeline de poupée.

— C'est, dit Luce, pour une amie qui s'est mariée l'année dernière et qui attend un bébé... Elle est bien heureuse.

\* \* \*

Le lendemain, sur le même banc, assise près de sa mère, Luce lisait. La page où elle en était devait l'intéresser beaucoup, car Jacques vit au mouvement de ses cils qu'elle la relisait plusieurs fois. Puis elle resta pensive et oubliée de tourner la page.

Jacques passa derrière la jeune fille et, jetant les yeux sur la page ouverte (le livre était un volume de la *Légende des Siècles*), il rencontra ces deux vers :

Je veux bien mourir, ô déesse !  
Mais pas avant d'avoir aimé.

\* \* \*

Luce songeait :

— Je ne vivrai pas longtemps. On me le cache, mais je le sais, puisque j'ai le même mal que mon père et que mon frère. Or, je veux bien, puisqu'il le faut, mourir jeune ; mais je voudrais, auparavant, avoir vécu comme les autres femmes. La plupart de mes amies sont mariées. Celles qui ne le sont pas encore, il y a des hommes qui les aiment et qui leur font la cour. On ne me l'a jamais faite, à moi. Je ne saurais donc pas ce que c'est que d'être aimée, d'être épouse, d'être mère... Je ne suis point laide. J'ai rencontré plusieurs fois des jeunes gens à qui je plaisais certainement, et qui, d'abord, avaient l'air de m'aimer. Et puis, tout d'un coup, leurs manières changeaient ; ils cessaient de me traiter comme une jeune fille : ils venaient de s'apercevoir que ce n'était plus la peine, et leurs yeux n'exprimaient plus que la pitié...

« Cela se voit donc presque tout de suite que je vais mourir ? C'est cela qui est triste... Ce monsieur que nous voyons tous les jours, il n'est pas mal et je le crois très bon. Mais j'ose à peine lui parler et le regarder. J'ai peur de sentir encore que, pour lui comme pour les autres, je ne suis qu'une malade qu'il faut traiter doucement puisqu'elle va s'en aller... Tout le monde est bon pour moi ; personne ne se fâche de mes caprices. Mais cette bonté même, cet air attendri que chacun prend à mon approche, me rappelle à chaque minute ce que je voudrais oublier... Ah ! si je pouvais être aimée autrement... rien qu'un peu ! J'aimerais

tant qu'il m'aimerait pour autre chose que ma faiblesse et ma pitié !... »

\* \* \*

Jacques songeait de son côté :

— Elle est délicieuse cette enfant... Oh ! je sais bien que sans son mal, elle serait peut-être insignifiante. Mais cette pâleur, cette faiblesse, l'idée de la mort inévitable... Eh bien, non, je suis sûr qu'elle serait délicieuse, même bien portante... Pauvre petite !

Puis il se ravisa :

— Pourquoi "pauvre petite" ? Est-elle si à plaindre, après tout ?

Et il se rappelait un sonnet du jeune poète René Vincy :

Frère enfant, doux fantôme au contour délié,  
Oh ! parle bas, et sois de ton souffle économe !  
Le drame inaperçu lentement se consume ;  
La mort rongé en secret ton corps émacié.

Faut-il pleurer ? Pourquoi ? cher ange fourvoyé,  
Tu partiras bientôt, ayant connu de l'homme  
Ce qu'il a de plus pur et de meilleur en somme :  
La chaste sympathie et la sainte pitié.

Tu t'évanouiras comme l'âme des roses,  
Tu n'auras pas connu l'effront des ans moroses  
Et la maternité ne te félicitera pas.

Mais tu laisseras, pur de tout regret profane,  
Au cœur de ceux qui t'ont rencontrée ici-bas,  
Le souvenir léger d'une ombre diaphane.

Il reprenait :

— Oui, c'est très bien pour nous. Mais pour elle?... Il n'est pas difficile de deviner à quoi elle rêve pendant ses longs silences... Eh bien, si on lui faisait cette joie ? Si on lui donnait l'illusion d'une vie de femme, l'illusion de l'amour ? Ne serait-ce pas une jolie charité, de faire que cette petite âme parte presque contente et se figurant avoir vécu... ? Si j'essayais ?... Ce serait une pieuse comédie à jouer... et qui sait si ce serait jusqu'au bout une comédie ?

\* \* \*

Subitement, une inquiétude lui vint :

— Et si elle n'allait pas mourir ?

Il interrogea le médecin qui soignait Luce.

— Perdue ! répondit le docteur. Aucun espoir. Si elle en a encore pour trois mois, c'est tout le bout du monde.

— Allons ! se dit Jacques. Ce sera probablement la meilleure action de ma vie.

\* \* \*

Il alla trouver la mère et lui demanda la main de Luce. Elle le crut d'abord un peu fou ; mais, à toutes ses objections, il répondit :

— Je l'aime.

Il ajouta :

— Vous êtes sûr de ma sincérité et de la bonté de mes intentions, car je suis riche et je ne veux point de dot... Si je fais une folie, elle n'est point malfaisante. Mais savons-nous si c'est une folie ?

Il alléguait des exemples de guérisons incroyables ; il fut éloquent ; il réveilla dans le cœur de la mère un reste d'espoir.

— Enfin, dit-il, je ne suis point un brutal et tant qu'il le faudra, je traiterai votre fille comme une petite sœur malade. Nous serons deux à l'aimer uniquement et à la soigner de notre mieux, voilà tout.

Il fut admis à se déclarer à Mlle Luce et à lui faire sa cour.

\* \* \*

Aux premiers mots d'amour qu'il lui dit, elle eut dans les yeux un grand éclair de joie :

— Mais alors ce n'est donc pas tout à fait sûr que je vais mourir ?

— La preuve que rien n'est moins sûr, ma chère Luce, c'est que je veux que vous soyez ma femme. Or, je suis très raisonnable. Et si je pensais que vous devez me quitter, méchante, irais-je de moi-même au devant d'une si grande douleur ? Vous vivrez parce que je vous aime.

Luce trouva ce raisonnement tout simple. Ai-je dit que Jacques était fort bien conservé et que, dans ses bonnes heures, il avait l'air d'un jeune homme ?

Pendant un mois, chaque matin, il apportait des fleurs à sa fiancée. Il avait avec elle de longues causeries d'amoureux. Luce, radieuse, faisait des projets. Jacques avait l'habitude de la contredire quelquefois, et même de la gronder un peu, juste assez pour lui prouver qu'il ne la considérait plus comme une malade condamnée à mourir.

\* \*

Il disposa la chambre nuptiale. Il fit tendre les murs de soie mauve rosé, recouverte de molles mousselines de l'Inde. De fines guirlandes de jacinthes artificielles retenaient les tentures autour des fenêtres et des glaces à demi voilées, et relevaient très haut, afin de laisser circuler l'air, les rideaux du lit pas très large, presque un lit de jeune fille. Et toute la chambre, pareille à un reposoir, était d'une fraîcheur et d'une délicatesse de tons si étrangement fragile, qu'on la sentait ainsi parée *pour peu de temps*.

\* \*

C'est là qu'après la cérémonie il conduisit Luce, plus blanche que sa robe de mariée et que ses fleurs d'oranger, et déjà presque mourante, tant sa joie avait été forte.

Il la prit sur ses genoux ; il la déshabilla avec de lentes précautions. Elle haletait doucement, ses lèvres pâles entr'ouvertes sur ses petites dents, ses bras frêles jetés au cou de son mari, le regardant avec extase, dans un oubli de tout. Et, à sentir contre lui ce petit corps si léger, si souple, fait de si peu de matière, ce corps qui n'aurait pas le temps de pécher et dont la forme si pure allait bientôt s'évanouir comme une vision, Jacques était pris d'un attendrissement infini.

Puis, il lui sembla que c'était sa "petite fille" qu'il tenait sur son cœur. Il n'osa même pas la baiser sur les lèvres. Et, quand il lui eut passé la longue chemise toute garnie de dentelles et de rubans pâles, il la porta dans son lit, comme une enfant.

Il passa la nuit assis près d'elle et lui tenant la main...

\* \*

Ce fut ainsi pendant une semaine.

Le huitième jour, une heure avant de mourir, Luce dit à l'oreille de Jacques :

— Mon ami, je crois que je m'en irai bientôt... Mais je ne suis pas trop, trop malheureuse... Je sais que vous vous souviendrez de moi toujours, toujours... Et grâce à vous j'aurai pu connaître, comme les autres femmes, la joie d'être épouse, et j'aurai pu dire : "Mon mari."

Or, toute la semaine qu'avait duré leur mariage, Jacques l'avait passée assis à son chevet, sauf une nuit où, la voyant plus agitée, il s'était étendu tout habillé à ses côtés pour soutenir sa tête et pour la bercer...

\* \*

Jacques a beaucoup vieilli depuis cette aventure. C'est qu'il a connu, pour la première fois, dans leur plénitude, l'amour et la douleur.

JULES LEMAITRE.

Eduard Strauss et son orchestre sont de retour à New-York. Il va y donner une série de concerts, son oron exécutés les morceaux joués pendant sa tournée, et la nouvelle fantaisie "A European Tour." Plusieurs des musiciens de cet orchestre vont se fixer aux Etats Unis.

## LA FERME

I

A l'automne, dès les premiers labours, Jean Gabri avait loué un orphelin descendu des Cévennes, Hubert, campagnard de bonne souche. La fermière était morte au printemps, après avoir de son cœur et de ses bras contribué autant et plus que son homme à la création de leur patrimoine. Depuis vingt ans, le terrien souffrait de rhumatismes, par crises nombreuses, croissantes d'intensité, et il négligeait la besogne, en se plaignant contre l'usure de son corps.

Aujourd'hui, les voisins ne voyaient plus guère dans les vignes que le garçon de ferme et Palmyre, l'unique enfant de Jean Gabri.

Cette grise après-midi de novembre, le maître, seul dans la salle commune de sa demeure, évoquait tristement les hivers d'autrefois, les joyeux renouveaux pleins d'espérances, les ardents étés pleins d'amour et de travail. Les coudes sur la table, avec torpeur, il songea aux indécis lendemains, à sa vieillesse prématurée, au destin de sa terre, au destin de sa fille. Des larmes roulèrent sur ses joues d'écorce rugueuse, ainsi que le soir doré où l'épouse trépassa.

Palmyre survint. Alertes et contente, elle parcourut la cuisine, rangeant le buffet, soufflant le feu, balayant, époussetant, dévouée avec tant de plaisir à son ménage. Ensuite, pour coudre sa veste des dimanches, elle s'assit contre la fenêtre aux menus carreaux bordés de toiles écarlates. Jean Gabri considérait sa fille délicieusement, en dessous, ému de fierté. Il ne songait qu'à elle maintenant ; Palmyre était la plus jolie demoiselle des environs : brune, grande, les joues rouges, les bras hardis, et elle refusait les plus riches mariages. Pourquoi cet entêtement, ces caprices de petite folle ? Le fermier ne savait point, et de tels dédains l'inquiétaient pour l'avenir.

Alors, comme son âme attendrie s'alanguissait en un désir de consolation, il s'épancha, continua tout haut, d'une voix douce, l'expression de son éternel souci.

— Penses-tu quelquefois à la ferme, Palmyre ? Tu devrais me donner bien vite un remplaçant, avant que je meure, moi aussi.

L'héritière baissa la tête. Ses doigts tremblaient sur le corsage, en cousant.

— Tu ne me réponds pas. Tu as peut-être un amoureux le fils de quelque ferme, sans doute ?

— Non, soupira-t-elle, le-front toujours baissé.

— Tu ne veux donc pas te marier ?

— Si.

— Eh bien ?

— Oui, je veux me marier. Mais..... je n'ose pas dire. Mon amoureux n'a pas d'argent, il ne sait même pas que je pense à lui. C'est lui seul que je veux, les autres ne me semblent que des sots et des menteurs, des affamés de notre bien.

— Pas d'argent ? grommela Jean Gabri. Et sa famille ? Ce n'est pas un vagabond, je suppose, un enfant perdu ?

— Non. Il est honnête et bon comme le pain. Oh ! vous le connaissez. Il vaut trois hommes à l'œuvre.

Palmyre peu à peu avait redressé son buste sur la chaise. Le fermier cachait son visage entre les mains, pensivement.

— Encore un malheur, je parie, murmura-t-il. Tu as dit que je te connaissais, ton prétendu ? Voyons !

Elle hésita. la bouche humide comme d'un baiser. Le maître sourit de sa confusion. Alors, levant ses yeux volontaires elle proféra le nom si doux à son cœur et à ses lèvres :

— Hubert.

Et elle rougit, se détourna vers la fenêtre, vers les terres où les oliviers qui se développaient sur le coteau, jusqu'à la

route blanche. Tout-à-coup elle aperçut le jeune homme.

Il cheminait, si beau, si grand, dans les brumes du soir. Et il rentra, sa pioche à l'épaule, d'un pas radieux, apportant la santé et la joie de l'espace. Il fredonnait une chanson de ses montagnes, insouciantement, inattentif au silence bourru de Jean Gabri.

## II

Palmyre et Hubert n'avaient pas échangé le moindre aveu. Presque aussi muets tous deux que la glèbe, soit à l'ouvrage, soit dans la maison, ils vivaient en camarades. Quelquefois, ils se courtoisaient par de furtives prévenances, des taquineries, des jeux d'écoliers. Leurs silences, quand ils étaient seuls, frissonnaient d'une jouissance de rêve où ils confondaient leur âmes.

Le lendemain, avant midi, ils se rencontrèrent au puits de la cour: Hubert menait boire son cheval, Palmyre puisait de l'eau pour laver du linge. Le faraud, désireux d'éviter une fatigue à son amie, voulut tirer les lourds seaux de bois. Mais celle-ci plaisamment résista.

Leurs mains rudes se heurtèrent, ils s'embrassèrent presque. Ravis, les yeux dans les yeux, ils tressaillirent d'une ivresse profonde et d'un espoir.

Le cheval, indiscret, leva sa tête velue, et les naseaux trempés de gouttes rui-selantes, contempla les amoureux.

Palmyre avait cédé enfin. Pendant que le jeune homme se penchait sur le puits, elle se confessa, comme s'il l'eût questionnée:

—Hier, mon père m'a parlé de mariage... Je lui ai dit la vérité.

—Ah!... Qu'est-ce qu'il a dit? répliqua Hubert, qui s'appropriait à remplir le baquet.

Seulement, le pauvre broncha, inonda le sol boueux contre la margelle.

—Il n'a rien dit, chuchota la paysanne soulagée d'une telle douleur d'amour.

Deux oiseaux, en gazouillant, tournoyèrent au-dessus d'eux, puis s'envolèrent très haut dans l'azur.

—Je crois que je mourrais si cela n'était pas, conclut Hubert.

Il saisit le cheval par la bride, et lentement s'éloigna.

Palmyre se complut à rester, les bras inertes, contre le puits, dans ce morceau d'espace où frémisssent encore leurs paroles d'amour. Pourtant, elle redoutait le pouvoir de son père, et parfois une ombre brutale chassait sa vision de bonheur. Elle était en extase, comme en prière, troublée d'une volupté et d'une crainte religieuse.

Désormais, il s'évitèrent. On ne les vit plus souvent ensemble dans les propriétés. Ils étaient gênés l'un devant l'autre. Quand le maître les abandonnait seuls, ils ne parlaient point. A la rencontre de leurs regards, qui semblaient se chercher, il tressaillaient comme si Dieu les eût surpris.

Hubert méditait des projets de fortune et de joie. Mais par intervalles, un désespoir le frappait, il doutait de son amour, avait une horreur des jours prochains. Bientôt il mollit à l'ouvrage, les semaines lui parurent interminables. Si Palmyre était loin, il languissait comme dans un désert.

Jean Gabri remarqua l'indolence de son garçon de ferme. Mais il n'articula aucun reproche. Lui aussi souffrait d'incertitudes. Comment se fâcher, d'ailleurs? S'il congédiait Hubert, que ferait Palmyre? Et sa face restant fermée comme un mur, il s'accoutumait à l'appréhension du désastreux mariage.

## III

Les mois passèrent, l'hiver, le printemps.

En avril, le jour anniversaire du décès de la fermière, Jean Gabri et sa fille, parés de fête, partirent pour la ville.

Ils allaient à la messe de neuf heures, dire les prières de

deuil. Hubert avait tenu à les suivre. On parlait de la pauvre défunte avec tant de peine et de douceur, qu'il regretta de ne l'avoir pas connue.

Jean Gabri, très ingambe à cette heure matinale, odorante, et lumineuse de rosée, s'était mis entre les deux enfants. Par les jeunes verdure, sous les plaines limpides du ciel, tous les trois cheminaient d'un pas monotone, sans paroles, le cœur gros. La même peine les obsédait, l'inquiétude du mariage. Pourtant, Jean Gabri, attendri par l'affection filiale d'Hubert, sentait défaillir sa résistance.

Après la messe, sans s'attarder à baguenauder devant les magasins de la grand'rue, ils s'en retournèrent. Le vieux, çà et là, bavardait avec empressement, avec un trouble de folie, et les deux farauds, intrigués, s'examinaient en dessous en riant.

On déjeuna, dès l'arrivée. Ensuite, le travail étant interrompu ce jour de deuil, Jean Gabri traîna une chaise devant la porte. Palmyre et Hubert s'assirent auprès de lui, sur le banc de pierre.

Ils portaient encore les habits du dimanche. Le soleil, au zénith, sur les horizons bleus, resplendissait. Perdus dans l'immensité de la nature, leurs trois âmes demeuraient recueillies sous la même pensée.

Enfin, le maître, oppressé depuis trop longtemps par ses incertitudes, promptement se soulagea:

—Hubert, dit-il, n'attendons pas davantage. Nous sommes francs, nous autres. Réponds-moi: Est-ce que tu veux épouser Palmyre à cause d'elle ou à cause de la ferme?

Hubert pâlit, regarda stupidement son vieux maître, et son cœur robuste, outragé par le brutal soupçon de convoiter un héritage, tremblait de colère et de honte. Calme, humilié, il bredouilla des excuses puérilement.

Mais Palmyre tout à coup se prosterna sous les mains de son père, et, d'une émotion religieuse, en sanglotant, elle confessa que sans Hubert elle ne pourrait pas aimer la ferme.

Après huit jours moroses, le paysan consentit. Le mariage fut fixé pour l'automne, à la fin des vendanges, tous les voisins y seraient invités, tous, riches et pauvres. Les terres de Jean Gabri ne nourrissaient point la haine.

Désormais, Jean Gabri ne sortit plus de sa demeure. Aux heures tièdes, il s'asseyait dans la cour, sous la treille. Il souffrait trop de voir qu'un inconnu parcourait souverainement les belles vignes qu'il avait plantées.

Les vendanges se terminèrent à la gloire d'Hubert. Palmyre était fière de lui, Bientôt, le bonheur des fiancés éclaira l'âme du vieux. Mais, la veille des noces, tandis que, malgré lui encore, il admirait au travail la vaillance du nouveau maître, Jean Gabri mourut devant sa ferme, au blond soleil, parmi le silence des solitudes.

GEORGES BEAUME.

Nous venons de recevoir le Numéro de Noël de *Music and Drama* de New York. Ce numéro est supérieur à ses prédécesseurs, et contient entre autres portraits, ceux de Saint Saëns, Massenet et Léo Delibés. Cette publication superbe ne se vend que 50 cents.

A l'exposition française à Londres joueront, le même soir, la musique militaire de Godfrey et la Garde Républicaine de Paris. La "Marseillaise" jouée par la garde républicaine est toute une révélation. Rien d'étonnant qu'elle excite l'enthousiasme des Français, car c'est un idéal chant de guerre dont les appels stridents portent la fièvre guerrière dans tous les cœurs.

## NOS INDUSTRIES

L'une des branches les plus importantes de l'industrie canadienne est certainement la fabrication des pianos. Plusieurs essais ont déjà été faits à Montréal pour établir une fabrique de ce genre durant les 30 dernières années, mais sans succès, jusqu'à ce que l'un des nôtres, un canadien-français, riche et doué d'une énergie à tout épreuve, tentât l'entreprise seul. Nous voulons parler de M. Thos. F. G. Foisy. Il y a deux ans ce capitaliste établissait une manufacture considérable à Ste. Thérèse et donnait de l'emploi à plusieurs ouvriers. Aujourd'hui Mr. Foisy est forcé d'augmenter ses opérations, et dans ce but il avait l'intention de transporter ses ateliers à Montréal, lorsque les contribuables de Ste. Thérèse lui ont fait des offres de subside. Ils ont compris les avantages qui dérivent de cette industrie et les bénéfices qui en découlent, et à tout prix ils sont décidés à la garder dans leur florissante municipalité. Nous donnerons de plus amples détails au sujet de cette manufacture dans des numéros subséquents du CANADA ARTISTIQUE.

## MONOLOGUES

## LE CRABE

A Coquetin aîné.

Déshonoré, Fier-à-Bras, déshonoré !  
...il est arrivé second !  
Qui s'en serait douté ?  
Une bête sur laquelle je fondais toutes mes espérances !  
Ah ! mon père m'avait bien dit :  
"Octave, ne tripote jamais dans les courses, et surtout, ne fais pas courir !"  
J'ai voulu, comme tant d'autres, avoir mon écurie, mon nom dans les feuilles de sport, un pseudonyme comme tous les grands sportsmen !...  
Vous avez sans doute entendu parler du baron Panais et Cie.  
Baron Panais, c'est moi.  
Et Cie, c'est encore moi.  
Une innovation !  
Tout se fait par compagnies, maintenant.  
Et je fais courir... pas des chevaux !  
Ça coûte trop cher, les chevaux !  
Et puis, il y a le jockey, l'entraîneur, les palefreniers, le foin, l'avoine, le vétérinaire... ça n'en finit plus !  
Je fais courir... des crabes !  
Mon écurie, c'est Fier-à-Bras, par Redgautlet et Pichenette !  
Un pur sang !  
Ce n'est pas le tout de faire courir !

Il faut encore savoir choisir son crabe.  
Il y a crabe et crabe ! Tous les crabes ne sont pas taillés pour la course !  
On parle beaucoup du crabe de la Méditerranée, *Carabus Méditerranéus*.  
Pas mauvais, mais un peu nerveux. Il gesticule trop en marchant !  
Et puis, ça ne mange que des choses à l'ail !  
Il y a aussi le crabe américain, *Carabus Americanus*.  
Pas mauvais encore ; mais il y a mieux.  
Par exemple, le crabe de Jersey. Les anglais le préfèrent !  
Mais tout cela, ça ne vaut pas le crabe des côtes de Normandie, *Carabus Major*.  
Parlez-moi du *Carabus Major* !  
Fier-à-Bras est un *Carabus Major* !  
Mais ce n'est pas le tout d'avoir un crabe.  
Il faut encore savoir l'entraîner !  
Il y a deux méthodes d'entraînement pour les crabes :  
La méthode anglaise et la méthode française.  
C'est cette dernière que j'emploie.  
Tous les matins, je conduis mon crabe sur la plage.  
Je place devant lui, à vingt-cinq pas, un rat mort ou un foie de veau un peu avancé.  
Le crabe fait d'abord toutes sortes de zigzags.  
Je le saisis, et je le remets là !  
Il rezigzague.  
Je le resaisis, et je le remets encore là !  
Et je continue jusqu'à ce qu'il ait la ligne droite bien dans l'œil.  
Avec un peu de patience, on y arrive !  
Quand un crabe doit courir, il faut toujours avoir soin de lui graisser les jointures avec une goutte d'huile.  
Mais ce n'est pas tout de graisser les jointures !  
Il faut encore savoir choisir son huile.  
Toutes les huiles ne sont pas bonnes pour graisser les jointures d'un crabe !  
Dans le Midi, on se sert d'huile d'olive.  
Ça, c'est bon pour le *Carabus Méditerranéus*.  
Mais ça ne vaut rien pour *Carabus Major* !  
On peut également employer l'huile de lin ; mais ça sèche un peu vite !  
Il y a aussi l'huile de pied de bœuf. Trop fluide, l'huile de pied de bœuf !  
Par exemple, il faut se méfier de l'huile à brûler.  
C'est trop gras ! Ça fait du cambouis !  
Et puis, si par malheur l'animal s'approchait d'une allumette enflammée !...

Pour moi, j'emploie tout simplement l'huile de ricin.  
Pour donner des jambes, il n'y a que ça !...  
Et dire que j'avais si bien entraîné Fier-à-Bras !  
Je l'avais si bien graissé !  
Pensez donc ! Il s'agissait de courir le grand prix de la plage.  
Et il y avait des concurrents redoutables :  
Escogriffe, Antinotis, Rob-Roy, Ravageur à lord Cabbage.  
Othello... pas fort, Othello... rien qu'en soufflant dessus... pfff !...  
Il y avait plus de deux mille personnes sur la plage !  
Heureusement que la municipalité avait prêté un gendarme pour maintenir l'ordre.  
Une tête qui ne m'allait pas... ce gendarme ! J'avais le pressentiment qu'il me porterait malheur !  
Il y avait aussi des bookmakers qui donnaient la cote.  
Entre nous, il faut le dire, il y avait un tuyau...  
Fier-à-Bras était d'abord à 5.  
Mais le tuyau a crevé, et après cela, on ne le donnait plus qu'à 2.  
Un peu avant la course, j'ai pris à part Fier-à-Bras, et je lui ai adressé quelques bonnes paroles :  
"Allons, mon vieux, du nerf ! Montre-toi digne de tes ancêtres, et souviens-toi que tu portes dans tes pattes la gloire de ta patrie et l'honneur de ton maître !"...  
Beaucoup de monde aussi dans le ring !  
On admire Fier-à-Bras.  
On discute ses performances.  
Enfin on fait sortir les crabes de leurs boxes.  
Pour les reconnaître, on leur a collé sur le dos des pains à cacaheter de différentes couleurs.  
Le starter lève sa canne :  
Fier-à-Bras s'élançe le premier, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements !...  
Tout à coup on me dit : "Eh, baron, vous ne voyez pas, votre crabe... il oblique à droite !"  
Miséricorde ! il oblique à droite... il agite ses pattes en humant l'air... il va se précipiter dans les jambes du gendarme...  
(Un mauvais côté de l'entraînement à la française.)  
Il a bien essayé de se rattraper !  
Vains efforts !  
Ravageur est arrivé premier d'une demi-carapace !  
Qu'est-ce que je vais faire de Fier-à-Bras, maintenant ?  
Un animal déshonoré !  
Ma foi, je vais le commander pour mon déjeuner !  
Pauvre Fier-à-Bras !...

MAC-NAB.

BELLETOUR  
SANT-SU-PIER

**EMILE DEMERS +**

—LIBRAIRE, PAPETIER—

Fournitures de Bureau.  
1590 RUE NOTRE-DAME,  
MONTREAL.

**A. J. H. ST. DENIS, L.L.B.,**

—NOTAIRE.

No. 25 RUE ST. GABRIEL,  
Rés. 1548 Ste. Catherine. MONTREAL.  
Bell Telephone 2650.

**F. ED. MELOCHE**

Ancien élève de M. N. BOURASSA, et  
professeur à l'Ecole des Arts

**ARTISTE - PEINTRE,**  
Décorations d'édifices publics: religieux et civils.  
Résidence: 43 rue des Allemands.  
Ateliers: 7 RUE STE-JULIE.

**ALEXIS CONTANT,**

Professeur de Piano.

28 RUE ST. ANDRÉ, MONTREAL.

**LUCIEN FAMELART**

TAXIDERMISTE DE PARIS  
539 RUE ST. URBAIN, MONTREAL.

**LECONS DE TAXIDERMIE**  
Montage d'Oiseaux, Mammifères, Reptiles et Poissons, Trophées de chasse, Montage de Bois de Ceris, de Chevreuils, de Caribous, d'Orignaux, etc., Oiseaux pour Modes, Panoplies pour Salons. Préparation et entretien de Collections pour Musées Scolaires.

**ARCHAMBAULT**

Photographie Artistique

1662 RUE NOTRE-DAME,  
MONTREAL.  
Spécialité de portraits grandeur nature au pastel et crayon.

**Dr. J. G. A. GENDREAU**  
CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE SAINT-LAURENT.  
Extraction de dents sans douleurs. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.  
Telephone Bell 2818.

**J. A. DUQUETTE**

PROFESSEUR DE VIOLON  
384 - RUE CRAIG - 384  
MONTREAL.

M. DUQUETTE donne des leçons de violon, de solfège, d'accompagnement et de mandoline.

**JOSEPH FORIER,**

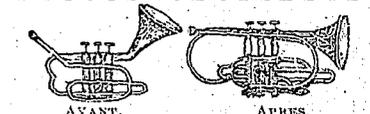
**FABRICANT DE PAPIER.**  
256 et 258 rue St. Jacques,  
MONTREAL.

Assortiment complet de fournitures de bureau. Spécialité: Ouvrages fabriqués sur commande.

**J. V. THEORET**

AGENT D'ASSURANCE  
FEU, VIE ET ACCIDENTS.

ARGENT PRÊTÉ SUR IMMEUBLES.  
PROPRIETES A VENDRE  
349-RUE DELISLE-349  
MONTREAL.



**GEORGE VIOLETTI**  
Fabricant et Importateur D'Instruments de Musique  
Harpes à vendre et réparations de toutes sortes.  
1635 rue Notre-Dame, - MONTREAL.

**JOSEPH SAUCIER,**  
PROFESSEUR DE PIANO  
Leçons à domicile. { 72 rue Vitre, MONTREAL.

**RENAUD, KING & PATTERSON**

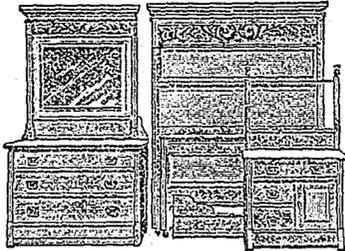
—FABRICANTS DE—

MEUBLES DE CHOIX ET DE LITERIE.

652 RUE CRAIG,  
MONTREAL.

IMPORTATEURS DE

Couchettes en cuivre et en fer, meubles autrichiens en bois courbé et meubles en rattan.



EDITEUR ET **EDMOND HARDY** IMPORTATEUR

DE

Musique en feuilles, Partitions d'Operas, Recueils de Melodies et Chansons.

1615 Rue Notre-Dame, - MONTREAL.

**MUSIQUE VOCALE.**

- Sur la route de Seville, bolero.....30 cts.
- Jenna, restons chez nous.....30 "
- Chanson d'Avril (Sop.).....50 "
- Souvenirs à Florian (Sop.).....50 "
- Larmes d'Enfant, rom.....30 "
- Les Craintes Maternelles (dédiée à Madame Albani).....40 "
- Le Drapeau rouge et noir (chanson des Etudiants) G. COUTURE.....30 "

**NOUVEAUTES.**

**MUSIQUE INSTRUMENTALE.**

- Parfum Louis XV (Gavotte).....50 cts
- Le Papillon (Lavallée).....60 "
- Les Volontaires (Valse).....60 "
- 1ere Valse de Godard op. 16.....60 "
- 2eme " " op. 56.....50 "
- Joyeux Ebats (Mazurka).....30 "
- Mère Chérie (Mélodie).....50 "
- Jour de l'An (valse facile).....40 "

**Guide du Jeune Pianiste.**

Classification Méthodique et graduée d'œuvres diverses pour Piano, et directions à l'usage des maîtres et des élèves, aussi qu'à toute personne s'occupant d'éducation Musicale.

—PAR—

**J. C. ESCHMANN,**

Revue et agmentee par J. D. DUSSAULT,  
ELEVE DE M. GIGOULT.

PRIX 50 Cents.

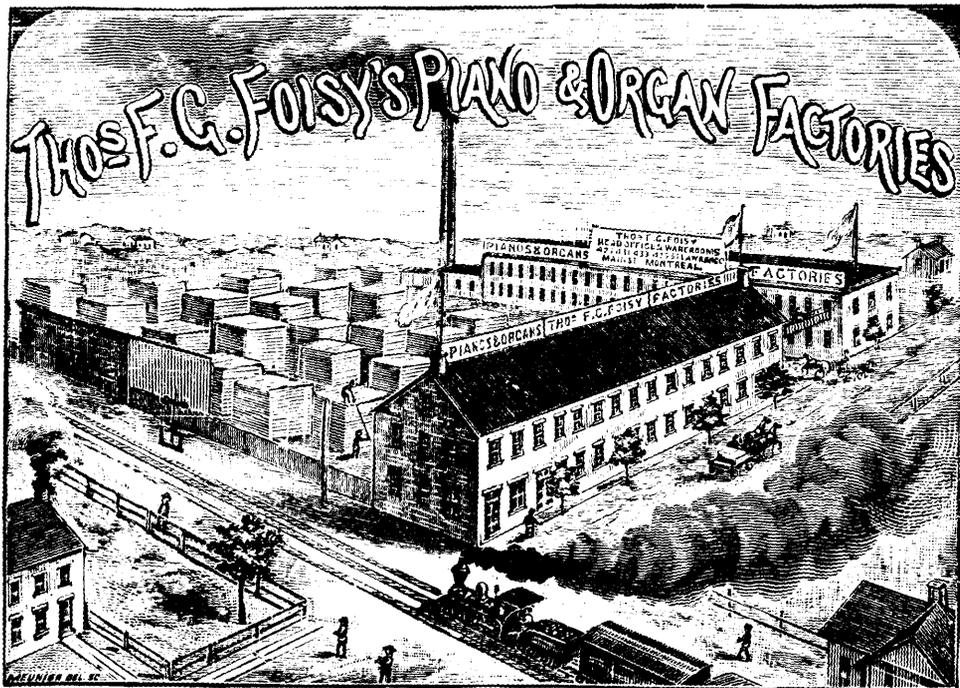
Cet ouvrage sera adressé franc de port sur réception du prix marqué, par l'éditeur du CANADA ARTISTIQUE.

# THOS. F. G. FOISY,

FABRICANT DE

429, 431, 433 et 435 Rue ST. LAURENT.

MONTREAL.



MONTREAL.

429, 431, 433 et 435 Rue ST. LAURENT,

## PIANOS DROITS, CARRÉS ET A QUEUE.

429, 431, 433 ET 435 RUE ST. LAURENT,

MONTREAL.

No. du Telephone 1700.

M. Foisy fait le commerce de gros et de détail. Les communautés religieuses ont tout intérêt à s'adresser à cette maison.

Les pianos canadiens fabriqués par la maison Foisy sont garantis pour cinq ans.

Pianos faits à ordre pour convenir à l'ameublement des salons.

Des améliorations considérables que M. Foisy a l'intention de faire dans ses ateliers permettront à ce fabricant de livrer un piano en fort peu de temps.

Réparations dans le plus bref délai.

Agents demandés dans toutes les parties du pays.

AGENT POUR LA CELEBRE

## Machine à Coudre Wanzer & White

TOUTE COMMUNICATION DOIT ETRE ADRESSÉE A

### **THOS. F. G. FOISY**

429, 431, 433 et 435 RUE ST. LAURENT,

TELEPHONE 1700.

MONTREAL.

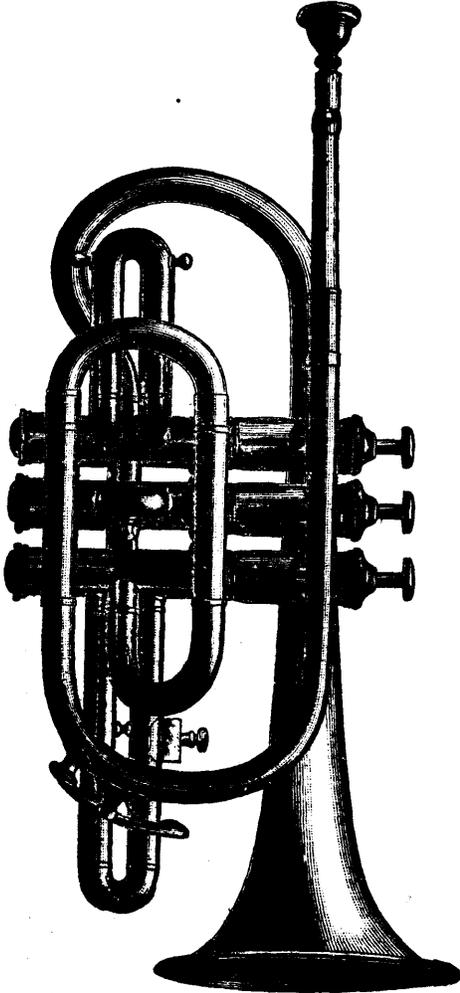
# Instrumente de Musique en Cuivre

POUR FANFARES ET HARMONIES

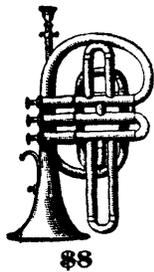
VENDUS EN DETAIL AU PRIX DU GROS.

LAVIGNE & LAJOIE 1657 Rue Notre-Dame, - MONTREAL.

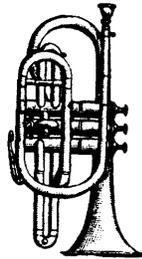
CORNETS A PISTONS (de manufacture française, de Paris.)



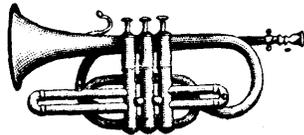
Bb Cornet, \$12.00.



\$8

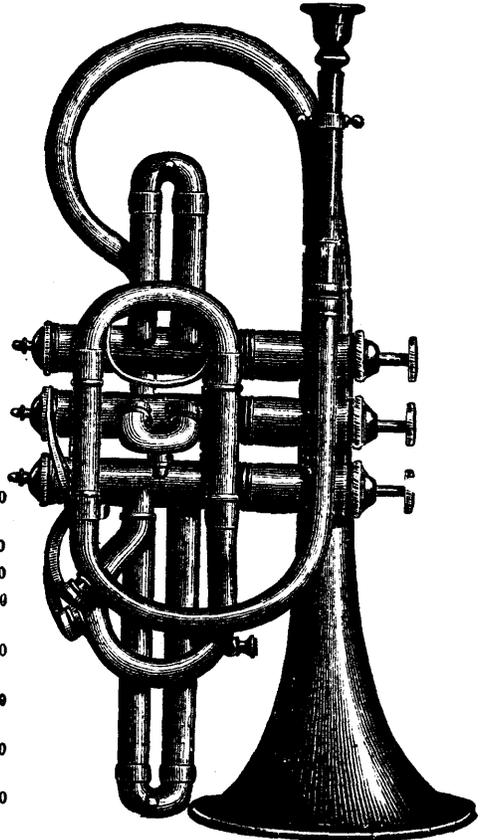


\$25

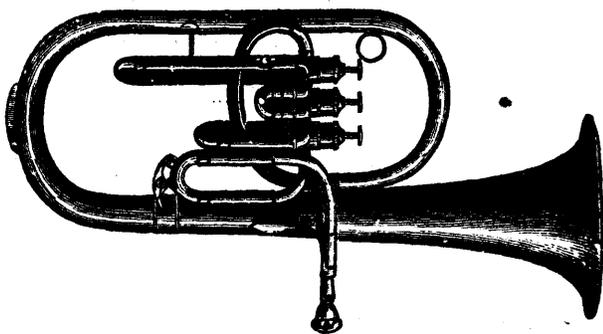


\$16

- Cornet Bb, à 3 trois pistons ..... \$ 8 00
- Cornet C, avec un ton de rechange en Bb ..... 8 00
- Cornet Bb, meilleur ..... 10 00
- Cornet Bb, modèle Périnet ..... 16 00
- Cornet Bb, modèle Courtois, avec 2 clefs pour l'échappement de l'eau ..... 25 00
- Cornet Bb, avec clef pour l'eau, modèle Besson (soigné) ..... 25 00
- Cornet Bb, modèle Courtois (extra supérieur) ..... 35 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) en cuivre ..... 20 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) nickelé ..... 25 00
- Cornet Eb, de ..... \$10, \$12, \$15, \$20, \$25 et \$30



Cornet Bb, Model Courtois, \$35.



Alto Eb, Net, \$15 (avec une clef pour l'eau).

- Alto Eb, modèle de l'Alto ci-dessus, net ..... \$15 00
- Tenor Bb, " " " ..... 18 00
- Baryon Bb, " " " ..... 18 00
- Basse Bb, " " " ..... 22 00
- Contrebasse E, " " " ..... 28 00

## Instrumente de Musique Thibouville Lamy

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de ..... \$8, \$10, \$16, \$18, \$20, \$25, \$30 et \$35 00
- Cornets Eb, de ..... \$10, \$12, \$15, \$18, \$20, \$25 et \$30 00
- Contraltos Bb, de ..... \$10, \$12, \$15, \$20 et \$25 00
- Altos Eb, de ..... \$18, \$20 et \$25 00
- Tenors Bb, de ..... \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Barytons Bb, de ..... \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Basses Bb, de ..... \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contrebasses Eb, de ..... \$30, \$35, \$40, \$50, et \$60 00
- Trombones Bb, de ..... \$20, \$22, \$25 et \$30 00

## Instrumente de Musique de Henry Pourcelles

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de ..... \$22, \$25, \$30, \$35 et \$50 00
- Cornets Eb, de ..... \$22, \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contraltos Bb, de ..... \$20, \$25 et \$30 00
- Alto Eb, de ..... \$25 00
- Tenor Bb ..... \$30 00
- Baryton Bb ..... \$35 00
- Basse Bb ..... \$10 00
- Contrebasse Eb ..... \$48, \$60 et \$75 00
- Trombones Bb, de ..... \$26, \$30, \$35 et \$40 00
- Trombones Bb, à coulisses, de ..... \$16 et \$20 00